

LES GRANDES FAMILLES

HENRI PIGAILLEM

*Les* MÉDICIS



Pygmalion

HENRI PIGAILLEM

# Les MÉDICIS

L'ascension politique et sociale des Médicis est l'une des plus formidables de l'Histoire. Après avoir pratiqué le simple métier d'usurier sur les marchés de Florence, ils formèrent la famille la plus puissante d'Italie et s'illustrèrent notamment à travers sept grands-ducs, trois papes, deux reines de France et de nombreux cardinaux. Impliqués dans tous les grands événements de leur temps, en outre artistes, poètes, inventeurs, bâtisseurs, ils furent aussi des mécènes autour desquels gravitèrent Politien, Pic de la Mirandole, Michel-Ange, Raphaël, Botticelli, Léonard de Vinci, Galilée, ou encore Haendel et Scarlatti. Enfin, collectionneurs éclairés, ils rassemblèrent pendant trois siècles les plus belles œuvres d'art venues du monde entier et exposées aujourd'hui dans les musées de Florence.

Henri Pigaillem brosse un panorama complet de cette glorieuse dynastie, de la révolte des Ciompi en 1378 à la conspiration des Pazzi, du sac de Rome au schisme anglican, du concordat de Bologne à la chute de Florence, du premier grand-duc Cosme I<sup>er</sup> à la dernière représentante de la famille, Anne-Marie-Louise, disparue en 1743.

**Couronné par l'Académie française, la Société des Gens de Lettres, la Fondation Cino del Duca, Henri Pigaillem est l'auteur de nombreuses biographies, dont celles d'Anne de Bretagne, de la duchesse de Fontanges, du docteur Guillotin, des Hugo et des Guises, tous parus chez Pygmalion.**

Pygmalion

# LES MÉDICIS

## DU MÊME AUTEUR

### Romans :

- Les Chevaliers du Christ*, Albin Michel, 1997.  
*Marie Bellefort, la flibustière*, Albin Michel, 2000.  
*La Lionne de Nantes*, Pygmalion, 2004.  
*Les Récoltes de la Saint-Pardoux*, Pygmalion, 2005.  
*Le Moulin de Chastreuil*, Cheminements, 2007.  
*La Splendeur des Borgia, Tome I, La Pourpre et le Fer*, Télémaque, 2011.  
*La Splendeur des Borgia, Tome II, Les Soupers du Vatican*, Télémaque, 2011.  
*L'Obélisque de neige*, préface de Patrick Poivre d'Arvor, L'Archipel, 2011.

### Essais :

- La Bataille de Lépante*, Économica, 2003.  
*Les Grandes Heures de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire*, Beauchesne, 2003 (Couronné par l'Académie française).  
*Salamine et les guerres médiques*, Économica, 2004.  
*Blenheim 1704, le Prince Eugène et Marlborough contre la France*, Économica, 2004.  
*Petit dico insolite de la mort (Les pissenlits par la racine)*, City éditions, 2007.  
*Le Petit Dictionnaire des grandes phrases de l'Histoire*, City éditions, 2008.  
*Petites Histoires insolites de l'Histoire de France, Tome I*, City éditions, 2009.  
*Petites Histoires insolites de l'Histoire de France, Tome II*, City éditions, 2010.  
*Dictionnaire des favorites*, Pygmalion, 2010.  
*Histoires insolites du Louvre*, City éditions, 2012.  
*L'Histoire à la casserole (Dictionnaire historique de la gastronomie)*, Télémaque, 2013.

### Poésies et nouvelles :

- L'Incendie*, préface de Marcel Jullian, Les Trois Orangers, 2005 (Bourse Cino del Duca 1994).  
*Fantaisismes*, Les Trois Orangers, 2006.

### Biographies :

- Stradivarius, sa vie, ses instruments*, Zurfluh, 2000 (Bourse Poncetton de la Société des Gens de Lettres), réédité en 2012 chez Minerve.  
*Le Tapissier de Notre-Dame*, Éditions du Rocher, 2002.  
*Marion de Lorme, la reine du Marais*, Les Trois Orangers, 2004.  
*Le Docteur Guillotin*, Pygmalion, 2004.  
*Le Prince Eugène*, Éditions du Rocher, 2005.  
*La Duchesse de Fontanges*, Pygmalion, 2005.  
*Claude de France, première épouse de François I<sup>er</sup>*, Pygmalion, 2006.  
*Anne de Bretagne*, Pygmalion, 2008 (Prix des Lauriers Verts 2008 de la biographie).  
*Jeanne de France*, Pygmalion, 2009.  
*Tallemant des Réaux*, préface de Jean Mesnard, de l'Institut, Le Croît Vif, 2010.  
*Les Guises*, Pygmalion, 2012.  
*Les Hugo*, Pygmalion, 2013.

HENRI PIGAILLEM

# LES MÉDICIS



Pygmalion

Sur simple demande adressée à  
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2015, Pygmalion, département de Flammarion  
ISBN 978-2-7564-0846-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Charles Dupêchez*



# LIVRE PREMIER



# I

## MÉDICIS ET ALBIZZI

Sylvestre de Médicis, le premier de cette illustre famille sur lequel nous sommes renseignés, apparaît dans l'histoire en 1378, à la veille de la révolte des ciompi. Depuis la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, Florence est un État souverain dirigé par une « Seigneurie » composée du chef de la république, nommé gonfalonier de justice<sup>1</sup>, et d'un conseil de « prieurs », tous de riches citoyens appartenant à vingt et une corporations de la ville par lesquelles ils sont, non pas élus, mais tirés au sort. Sur ces corporations, désignées sous le terme d'arts, repose tout le système politique de Florence. La répartition des droits entre les arts souffre des constantes querelles divisant les puissantes familles de la ville dont l'ambition est de conquérir les plus hautes charges du pouvoir afin d'étendre leurs affaires et d'imposer leurs volontés au peuple. Les guelfes et les gibelins, deux factions rivales nées des anciens conflits entre le Saint-Siège et l'empire romain germanique, ont longtemps cherché à se détruire, jusqu'à la défection, la ruine et l'exil des gibelins au siècle précédent. La plupart des familles nobles sont à présent groupées autour des guelfes, majoritaires à la Seigneurie et principaux représentants des sept arts dits majeurs, arts regroupant les banquiers, les juges, les notaires ou les fourreurs. À la fois magistrats et exécuteurs des arrêts rendus par leur tribunal, les guelfes disposent d'un pouvoir exorbitant, dominant la cité, sèment la terreur, faussent les scrutins, luttent sans merci contre les arts mineurs afin d'obtenir la suprématie au gouvernement.

---

1. Parce qu'il porte le gonfalon du peuple lors des cérémonies.

Le « tumulte » des *ciompi*

Au-dessous des arts majeurs et mineurs se trouve la grande masse des ouvriers, pauvres et opprimés, exclus des vingt et une corporations privilégiées et de toute fonction politique. Employés dans les ateliers de laine, ces « *ciompi* » revendiquent le droit de former un nouvel art mineur avec à sa tête un consul pour les représenter auprès de la Seigneurie et défendre leurs conditions de travail. Sylvestre de Médicis juge leurs plaintes justifiées et les estime d'autant plus justes qu'elles peuvent servir son projet de briser la tyrannie de ses adversaires les guelfes. Depuis quelques années, il est devenu l'âme de la résistance du menu peuple et de la petite bourgeoisie. En juin 1378, sa famille s'étant dans le passé distinguée aux côtés des guelfes, il obtient, non sans difficultés cependant, le titre de gonfalonier. Il s'empresse de combattre une loi écartant du pouvoir et frappant d'exil tous les citoyens convaincus d'appartenir au parti gibelin. Il réclame l'amnistie pour ces *ammoniti*, ces « suspects », et la suppression des dénonciations. Mais il se heurte au refus des prieurs qui voient son projet de décret avec un déplaisir quasi unanime. Alors, le 22 juin, sur son ordre, les *ciompi* se réunissent avec les arts mineurs dans leurs différents quartiers, par bataillons armés, sous les gonfalons flottants des fourreurs et des peaussiers. Puis ils se précipitent sur les biens des chefs du parti aristocratique. Tandis que la Seigneurie, impuissante, reste impassible, ils brûlent les palais et les opulentes demeures qu'ils pillent à la faveur du désordre, de la colère et de la haine. Le soir, on signale encore de nombreux incendies et destructions. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit que le calme revient. Les prieurs accordent à Sylvestre le droit pour tous d'exercer des fonctions politiques. Le gonfalonier nomme un conseil de quatre-vingts magistrats favorables à la cause populaire et qui remettent aussitôt en vigueur les anciennes ordonnances de justice contre les guelfes.

Cette mesure n'est pas suffisante pour apaiser le mécontentement des *ciompi*. Ils veulent une réhabilitation complète, des vengeance contre leurs oppresseurs. Le 1<sup>er</sup> juillet, les fonctions de gonfalonier se limitant à deux mois, Luigi Guicciardini, ancêtre de l'historien Francesco Guicciardini, est désigné pour succéder à Sylvestre. Le Médicis est triomphalement reconduit chez lui, « l'on court les rues pour le voir, pour lui faire révérence ». Lorsque les *ciompi* exposent leurs revendications, Guicciardini leur répond : « Savez-vous à quoi aboutiront vos exigences ? À la servitude. Et les biens que vous avez volés ou que vous êtes en train de voler vous mènent tout droit à la pauvreté, car avec nos entreprises industrielles nous nourrissions toute la ville et, maintenant que vous les avez occupées, vous ne saurez pas les conserver, d'où

suiront la faim et la pauvreté<sup>1</sup>. » La menace de représailles qu'il brandit n'a d'autre effet que de déchaîner une nouvelle insurrection. Les ciompi organisent des conciliabules nocturnes, nomment des syndics « chargés de se tenir à l'affût des injures et violences qui seraient faites à quelqu'un des leurs », et, s'embrassant sur la bouche, jurent de combattre jusqu'à la mort pour leurs droits.

Le 21 juillet, secrètement informés du complot qu'ils fomentent, les seigneurs font arrêter quatre d'entre eux. De nombreux ciompi en armes viennent se masser sur la place de la Seigneurie pour réclamer leur libération. En vain. Ils se transportent vers le palais de l'art de la laine pour le livrer aux flammes : « Le soir, les émeutiers fatigués résolurent de récompenser ceux qui avaient le mieux fait pendant la journée. Réunis sur la place, ils eurent la fantaisie de les créer chevaliers de par la majesté populaire, en imitation des chevaliers que faisait la république bourgeoise. Sylvestre de Médicis dut se prêter le premier pour récompense de sa complicité<sup>2</sup>. » Le lendemain, ils se rendent à la Seigneurie pour exiger l'établissement de trois nouveaux arts mineurs et le bannissement des chefs guelfes les plus haïs. Leurs demandes sont mises en délibération le jour suivant et rejetées.

Prévoyant qu'ils riposteront par une nouvelle sédition, et les chefs des arts majeurs réclamant plus de rigueur, la Seigneurie ordonne le rassemblement de ses deux cent quatre-vingts lances et de ses seize gonfaloniers de quartier. Elle sollicite même le secours des châteaux voisins. Cependant, seuls quatre-vingts lances et deux gonfaloniers acceptent d'obéir. Quant aux seigneurs des environs, aucun ne répond à l'appel qui leur a été lancé. Si bien que les insurgés, le jour suivant, peuvent en toute quiétude donner l'assaut au palais. Démunis de tout moyen de résistance, les prieurs désertent en hâte. Un cardeur de laine du nom de Michel de Lando, appartenant à l'un des trente-deux syndics du menu peuple, s'empare du gonfalon de justice : « Voyez, dit-il, ce palais est à vous, la cité est entre vos mains. Qu'allez-vous faire maintenant<sup>3</sup> ? » Ses compagnons le déclarent unanimement gonfalonier et chef du gouvernement des ciompi.

Jusqu'au 8 août, Michel de Lando réforme l'État. Il nomme seize conseillers et choisit les prieurs parmi les ciompi et les arts mineurs. Il supprime toutes les magistratures détenues par les guelfes, accorde à Sylvestre de Médicis le revenu des boutiques du Ponte Vecchio pour

---

1. Machiavel, *Histoire de Florence*, Kessinger Publishing, 2009.

2. Cité par Jules Zeller dans *Les tribuns et les révolutions en Italie*, Librairie académique Didier et C<sup>ie</sup>, Paris, 1874.

3. Machiavel, *Histoire de Florence*, Kessinger Publishing, 2009.

payer ses troupes et le nomme président d'une nouvelle balie, comité exceptionnel auquel sont confiés tous les pouvoirs politiques et judiciaires. Sylvestre lui suggère les mesures les plus prudentes, au point que c'est lui qui dirige véritablement Florence. La balie qu'il préside a pour mission d'ajouter trois nouveaux arts aux vingt et un déjà existants : un vingt-deuxième pour les teinturiers, foyeurs et tondeurs de drap, un vingt-troisième pour les tailleurs et autres petits artisans, enfin un vingt-quatrième pour les ouvriers de la laine : celui des *ciompi*. Dans le même temps, et jusqu'au 27 août, trente guelfes et leurs familles sont sommés de prendre le chemin de l'exil. Leurs biens, vendus aux enchères, sont achetés par la commune elle-même.

Michel de Lando comprend bientôt qu'il a commis une faute en réservant une partie des tâches importantes aux hautes classes de la bourgeoisie et en leur laissant trop d'influence. Leurs chefs s'empressent de former un second gouvernement, qu'ils installent dans le quartier de Santa Maria Novella. Ils désignent des ministres parmi les leurs, créent des dignités spécialement pour eux, dépouillent Lando et Sylvestre de tout ce qui leur a été accordé lors des précédentes délibérations.

De leur côté, les *ciompi* considèrent comme une trahison le partage du pouvoir avec les représentants des anciens arts. Ils organisent des réunions suspectes, se liguent contre Lando et Sylvestre, qu'ils accusent d'avoir cédé à la corruption. Le 31 août, ils s'assemblent sur la place de la Seigneurie et envoient à leur gonfalonier des députés avec mission de lui reprocher son ingratitude. Lando descend, tire son épée et frappe au hasard quelques *ciompi* avant de faire disperser la foule. Vers le soir, les révoltés, armés, se transportent à Santa Maria Novella. À la tête des milices des corporations, Lando les charge vigoureusement et, une fois de plus, les met en déroute.

Le 1<sup>er</sup> septembre, Lando transmet le gonfalon de justice à son successeur, le cardeur de laine Jacopo Baraccio, qui abolit immédiatement l'art des *ciompi*. Le 20 janvier 1382, les nobles s'emparent du palais de la Seigneurie au cri de « vive le parti guelfe ! » Ils nomment une balie de cent citoyens qui rappelle et réhabilite les guelfes bannis et les rétablit dans leurs prérogatives. Le 5 février, Sylvestre de Médicis est proscrit pour cinq ans. Exilé à Chioggia, Michel de Lando gagne Modène et ne revient à Florence que pour y mourir, en 1388.

Le « tumulte » des *ciompi* n'a été qu'un soulèvement parmi tant d'autres dans ce XIV<sup>e</sup> siècle, mais à travers le rôle qu'y a joué Sylvestre, il a contribué à associer le nom des Médicis à la cause du menu peuple.

*Jean di Bicci de Médicis*

À la chute du gouvernement populaire, Maso, ou Tommaso d'Albizzi, issu de l'une des plus puissantes familles de Florence, est nommé gonfalonier. Il venge la mort de son oncle Piero, assassiné en 1379 par la faction des Alberti, et prend des mesures de sûreté en exécutant les principaux meneurs des arts mineurs. Ceux-ci attendent le moment favorable pour tenter une insurrection. En 1393, désireux d'avoir un Médicis à leur tête, ils sollicitent l'un des cousins germains de Sylvestre, Vieri, riche banquier surnommé « di Cambio », à présent chef de la maison, engagé dans de fructueux trafics financiers et fondateur de la compagnie de commerce et de banque la *Vieri di Cambio de' Medici e compagni*. Vieri refuse non seulement de les conduire mais encore les invite à déposer les armes et à obéir à la Seigneurie, ajoutant « qu'il ne pouvait regretter d'avoir toujours vécu de manière à obtenir l'amour des Florentins, mais qu'il était très affligé que l'on ait pris de lui une idée à laquelle il n'avait donné aucun sujet de croire dans sa vie passée ». Les historiens admettent que s'il s'était montré plus ambitieux et avait répondu favorablement aux suppliques de la foule, il serait devenu le maître de Florence.

Ce manque de témérité profite à Maso d'Albizzi, qui, dès lors, peut gouverner l'État sans rencontrer d'obstacles. L'ordre revenu dans la cité, il établit une milice, interdit aux particuliers, sous peine de mort, de porter les armes, forme un triumvirat avec deux de ses lieutenants, Gino Capponi et Niccolò d'Uzzano, et exerce une véritable tyrannie. Il épargne Vieri, qui s'est tenu à l'écart de tout complot, mais chasse tous les autres Médicis dont le crédit augmente auprès du peuple, parmi lesquels Alamanno, le fils de Sylvestre, et son parent Antonio.

Les Médicis proscrits se retirent à Bologne et se regroupent autour d'autres exilés florentins. Ils organisent leur retour secret à Florence. Le 4 août 1397, ils pénètrent dans la ville, se dirigent vers le palais de Maso d'Albizzi aux cris de « Mort au tyran ! ». Le gonfalonier étant absent, ils partent massacrer plusieurs de leurs ennemis du côté du Vieux-Marché, le Mercato Vecchio, puis se réfugient dans l'église de Santa Reparata. Cernés par la milice, les rebelles sont tués ou emmenés prisonniers. Barroccio et Pigiello Cavicciulli sont décapités dans la journée après un court procès. Les Médicis, eux, échappent à l'échafaud mais se voient fermer l'accès à toutes les dignités. Avec les Alberti et les Ricci, leur famille devient la plus persécutée par la Seigneurie. Ils perdent toute influence dans la cité et Antonio de Médicis est même exécuté.

Ses principaux rivaux florentins écartés, le gouvernement oligarchique de Maso d'Albizzi doit encore faire face à la guerre déclarée en 1390

par le duc de Milan Jean Galéas Visconti. Après avoir élargi sa suprématie jusqu'à l'Apennin, ce dernier rêve à présent d'annexer la Toscane à son territoire et menace Florence, qu'il est parvenu à isoler en la détachant de ses alliés. La ville n'est délivrée du danger d'invasion qu'en 1402, à la mort de son ennemi. Florence retrouve alors sa prospérité économique et peut étendre son influence jusqu'à la mer. Elle réduit Pise, Cortone, Arezzo, Montepulciano, prend possession du cours de l'Arno, affrète des galères pour Constantinople, achète le port de Livourne, y crée des arsenaux, des docks et des ateliers de construction navale. Elle devient puissance maritime et commerciale.

L'essor de la ville attire de nouveaux négociants. Ainsi, après la mort de Vieri de Médicis, Jean di Bicci de Médicis, son cousin et associé à Rome, reprend sa maison de banque et en transfère le siège à Florence. Dès lors, il voit ses affaires prendre une extension considérable. Lié par de nombreux contrats qui lui permettent d'accroître sa fortune, il engage des membres de sa famille pour le représenter à Ancône, Rome, Gênes, Pise, Bruges, Gaète, Venise ou Naples. Il réalise des opérations financières de grande ampleur et gère une clientèle composée de cardinaux, de plusieurs cours princières et du Saint-Siège lui-même. En outre, sa compagnie est alliée avec celle de son neveu Averardo, implantée à Gênes et qui dispose de comptoirs à Avignon, Sienne, Barcelone et Valence. Entre 1402 et 1408, il investit dans deux fabriques de drap de laine qu'il met au nom de ses deux fils, Cosme et Laurent, issus de son mariage avec Piccarda Bueri. Ils sont encore jeunes adolescents mais ils en touchent intégralement les revenus et se forment au métier de chef d'entreprise.

Jean initie très tôt Cosme, l'aîné, aux affaires de la famille et le considère comme son principal collaborateur. Il le met en relation avec des personnages de marque, l'intéresse aux succursales de la banque, le fait voyager dans toute l'Europe, l'accoutume aux magistratures civiles, parvient à le faire siéger à vingt ans parmi les membres de la Seigneurie. En novembre 1414, il l'envoie représenter la banque au concile œcuménique convoqué à Constance, en Allemagne, et prendre rang parmi les personnages éminents susceptibles d'étayer la cause de Jean XXIII, menacé d'être déposé. La ville attire une multitude de prélats qui, retenus de longs mois par les nombreux conciliabules, ont besoin du secours quotidien des banquiers, particulièrement des Médicis. Cosme s'occupe de faire transférer leurs revenus. Pendant les débats, il montre ses aptitudes de négociateur et inaugure sa carrière politique. Machiavel nous assure que si sa taille est médiocre et son teint olivâtre, « toute sa personne inspirait le respect » et il « était plein d'éloquence ».

La même année, Jean lui fait épouser une femme de la haute aristocratie florentine, Contessina de Bardi. L'union de son second fils, Laurent, avec Ginevra Cavalcanti lui permet d'être apparenté à d'anciennes et puissantes maisons. Tous impliquent leur lignage dans les affaires financières des Médicis. Gualterotto de Bardi est correspondant auprès de la banque de Bruges, Ubertino de Bardi facteur à Londres. Les Portinari sont caissiers à Naples et Venise, les Martelli à Pise, Venise et Rome. À la popularité et la fortune du clan Médicis, dont jamais un historien n'a pu établir le nombre de membres<sup>1</sup>, se joint la crainte qu'ils inspirent. L'un de ses représentants, Filigno de Médicis, écrit : « Telle était notre famille que l'on disait : il tousse comme un Médicis. Et chacun de trembler. Et ce disait-on encore quand un citoyen faisait violence ou injure à aucun : Que serait-ce s'il le faisait à un Médicis<sup>2</sup> ! »

Par trois fois dans le passé, Jean a été désigné prier par le tirage au sort. Il a même été choisi en 1407 pour gouverner la ville sujette de Pistoia au nom de Florence. On le considère depuis comme l'un des grands administrateurs de la cité. Il est en outre réputé pour être l'un des hommes les plus riches d'Italie. Personne ne peut nier que le crédit des Médicis augmente à nouveau.

Pendant, Jean ne brigue aucune charge au sein de la Seigneurie. Il préfère utiliser sa fortune pour établir dans la cité l'autorité politique de sa maison. Il s'appuie d'une part sur l'intérêt que lui portent les hauts négociants, les plus puissants des arts majeurs, les membres de la classe dirigeante, leur accordant des prêts à des conditions très favorables, leur apportant d'importants secours financiers lorsqu'ils ont tout perdu dans une entreprise malheureuse, les aidant une fois la prospérité retrouvée. Il s'appuie d'autre part sur le mécontentement populaire. Nommé gonfalonier en 1421 à l'âge de soixante et un ans, il obtient pour les pauvres des dégrèvements et la diminution de l'impôt du sel. Ses libéralités envers les uns et les autres lui attirent ainsi des partisans de toutes les classes. Les plus hautes charges des magistrats appartiennent à des citoyens qui lui sont tout acquis.

Maso d'Albizzi étant mort depuis 1417, son fils aîné Rinaldo gouverne Florence de concert avec Niccolò d'Uzzano. Tous deux observent Jean avec inquiétude, songeant que sa popularité auprès du menu peuple pourrait ranimer les anciennes dissensions : « Prenez garde, dit d'Uzzano, qu'il a les qualités de Sylvestre et les améliore. » Rinaldo d'Albizzi

---

1. Jacques Heers dit d'ailleurs que nombreux sont ceux dont on ignore le lien de parenté avec les autres (*Le clan des Médicis*, Perrin, 2008).

2. Filigno di Conte de Médicis, *Ricordi*, Firenze, 1981, et *Notizie della famiglia de' Medici*, Firenze, s.d.

s'avise un temps de rechercher son alliance afin de réformer la Constitution et d'opprimer le peuple par la force. Jean lui déclare qu'il ne veut pas entretenir les factions et qu'il ne souhaite que l'union de tous les citoyens. Il est certain qu'il pourrait renverser le gouvernement et devenir le maître de Florence s'il acceptait de soulever le peuple. Mais à l'instar de Vieri, son ambition le pousse davantage vers l'élévation financière de sa famille que du côté de la politique. Ses fils Cosme et Laurent lui reprochent d'ailleurs son manque de prétention : « Le devoir d'un bon citoyen, leur répond-il, est de ne pas changer l'ordre reçu dans la république, parce qu'il n'y a rien qui chagrine tant les gens que ces sortes de changements et qu'on ne les peut opérer sans offenser quelqu'un. Or, quand on a fait beaucoup de mécontents on risque à chaque instant de s'attirer quelque aventure fâcheuse. »

Les prieurs, qui ne peuvent se dispenser de ses avis, le font régulièrement appeler au palais. En 1426, il leur suggère de réformer la fiscalité. La guerre récemment engagée aux côtés de Venise contre le duc de Milan Filippo Maria Visconti coûte à Florence 70 000 florins par mois, et l'on estime que la ville est frappée d'un endettement s'élevant à près de douze millions de florins. Jean déclare qu'il faut renflouer le Trésor pour payer les troupes tout en contentant les plus pauvres des citoyens qui murmurent contre les nouveaux impôts. Pour cela, il crée le « catasto », destiné à rétablir l'égalité des charges entre pauvres et privilégiés. Son système consiste à dresser le cadastre – le catasto – de tous les biens fonciers et de tous les revenus mobiliers de chaque chef de famille, qui verse alors un impôt proportionnel à sa fortune. Une commission spéciale est chargée de contrôler le bon déroulement des déclarations des citoyens.

Le catasto, appliqué pour la première fois le 27 mai 1427, frappe surtout les riches. Les premiers temps, l'établissement du catasto se heurte à l'insatisfaction des classes populaires, qui réclament un effet rétroactif sur cet impôt. Mais Jean refuse fermement de prendre une telle mesure, considérant qu'elle mènerait les grands à la ruine. Ce qu'il souhaite, ce n'est pas diviser les citoyens mais au contraire les réunir.

La création du catasto remporte un vif succès et Jean parvient à une sorte de toute-puissance occulte. L'oligarchie reconnaît que son influence est si déterminante en toutes matières qu'on ne peut décidément rien tenter sans son accord. Pour avoir rétabli l'égalité fiscale, les classes laborieuses le tiennent pour leur bienfaiteur.

Chaque fois que s'élève un conflit dans Florence, il s'efface, s'éloigne de la ville, se retire dans l'une de ses maisons de plaisance du Mugello, berceau de ses ancêtres. N'ayant hérité que d'une petite fortune de son père Averardo di Bicci, il se constitue un patrimoine à partir de ses

bénéfices fabuleux. Il se fait construire un palais, via Larga<sup>1</sup>, pour lequel il recherche toutes sortes de chefs-d'œuvre antiques, de sculptures, de pièces d'orfèvrerie, de vases. Pour les tableaux, il fait appel au peintre Lorenzo di Bicci, auteur du *Couronnement de la Vierge* de la basilique Santa Trinita. Il reçoit des théologiens, philosophes, humanistes célèbres, parmi lesquels Ambrogio Traversari, Leonardo Bruni, Poggio Bracciolini, Carlo Marsuppini, ou encore Roberto De Rossi, l'un des premiers Florentins à connaître le grec et qu'il charge de l'éducation de ses fils.

Par contrat de vente daté du 7 juin 1417, il a également acquis, sur la colline Monterivecchi, dans le quartier florentin de Careggi, un domaine appartenant au négociant Tommaso Lippi. Il y a fait élever la villa *Pierracine*, bientôt nommée *Careggi*, proche du cœur de la ville et du Mercato Vecchio, où ses ancêtres exerçaient autrefois le métier d'usurier assis sur de simples bancs<sup>2</sup>. Elle voisine avec celle des nombreux banquiers de la cité. Elle affecte l'allure d'un château féodal, avec des chemins de ronde crénelés, et se compose d'un bâtiment avec une cour, une loggia, une écurie, une tour, un jardin potager, deux maisons et une chapelle. Sa façade arbore les armes des Médicis : onze besants de gueules sur un champ d'or, besants qui seront réduits plus tard au nombre de huit, de sept puis de six.

Jean emploie également sa fortune à élever et entretenir de nombreux édifices religieux et des établissements hospitaliers. Depuis 1402, il est d'ailleurs membre de la corporation du Change et de la laine, *l'Arte di Calimala*, qui délibère sur le choix des artistes à engager sur les divers chantiers de Florence. Sur sa recommandation a notamment été confiée à Lorenzo Ghiberti la réalisation des portes nord et est, de bronze et d'or, du baptistère de San Giovanni. Michel-Ange dira de la porte est qu'elle est digne d'être celle du Paradis, d'où le nom de « Porte du paradis » qu'on lui a attribuée depuis.

On doit encore à Jean le projet de construction de l'église San Lorenzo, œuvre de Filippo Brunelleschi, qu'il finance en 1424 avec neuf autres familles. San Lorenzo est sa dernière demeure. Il meurt le 28 février 1429, à l'âge de soixante-neuf ans, après avoir recommandé à Cosme et Laurent : « Soyez populaires mais jamais ne vous mettez à la tête du peuple. » Sa dépouille, visage découvert, est transportée dans la *Sagrestia Vecchia* de l'église, accompagnée d'une foule d'ambassadeurs des puissances étrangères, de toute la Seigneurie, de Cosme, Laurent, leur mère et trente-six chefs de famille représentant six branches de la maison des Médicis. Le 19 avril 1433, sa veuve Piccarda viendra

1. L'actuelle via Cavour.

2. C'est-à-dire des tables. Du mot « banc » découle celui de « banquier ».

dormir à ses côtés, dans l'un des sarcophages exécutés par Andrea Cavalcanti, dit-il Buggiano.

Son fils aîné Cosme, âgé de quarante ans, devient le chef des Médicis. À l'inverse de son père, dont la seule ambition avait été la prospérité et l'extension de ses affaires, il désire le pouvoir et compte étendre davantage encore l'influence et la popularité de sa famille. Fondateur de la dynastie des Médicis, créateur de leur puissance politique, il ouvrira à ses descendants le chemin qui leur permettra de s'élever peu à peu au rang de souverains.

Son héritage paternel est constitué de près de 180 000 florins d'or et de nombreux comptoirs établis dans l'Europe entière. En Angleterre, le roi Édouard IV reçoit de sa banque une avance de 120 000 florins qui lui permet de se maintenir sur le trône. À Rome, il est le banquier du pape. En 1429, il engage quatre de ses cousins dans la *Giovanni de' Medici e compagni in Roma* : Antonio, facteur à Bruges, un autre Antonio à Rome, Bartolomeo et Albizzo à Florence. Le chroniqueur français Philippe de Commines, client des Médicis, décrit leurs succursales comme étant fastueuses et occupant les plus somptueux immeubles. Il ajoute : « Cosme de Médicis, homme digne d'être nommé entre les très grands ; et en son cas, qui était de marchandise, était la plus grande maison que je crois qui ait jamais été au monde, car leurs serviteurs ont eu tant de crédit sous couleur de ce nom de Médicis, que ce serait merveille à croire ce que j'en ai vu en Flandre et en Angleterre. » Parlant de Cosme, Niccolò d'Uzzano déclare à Rinaldo d'Albizzi : « Il sert chacun de son argent, les particuliers comme l'État, les Florentins comme les condottieri. Il s'emploie en faveur de tel ou tel citoyen qui a besoin des magistrats et, au moyen de la bienveillance universelle dont il jouit, il peut élever l'un ou l'autre de ses amis à des grades supérieurs. Il faudrait, pour le chasser, lui faire crime d'être compatissant, serviable, libéral et chéri de tous. Or, dis-moi quelle est la loi qui défend, blâme ou condamne l'humanité, la libéralité, la charité ? » À l'exemple de son père, Cosme, en effet, prend soin de mettre ses florins au service de concurrents endettés, gardant à l'esprit qu'il peut s'en faire de précieux partisans. Sa maîtrise de banquier assure à ses affaires un développement continu. Son projet de conquête de la ville par l'argent se dessine.

Dans le même temps, Florence s'enlise dans une guerre engagée en 1429 contre Lucques et son protecteur le duc de Milan. Cosme profite des insuccès répétés de l'oligarchie dans cette campagne pour entraîner à sa suite la foule de citoyens mécontents des levées d'impôts. Il fustige publiquement l'entreprise florentine dont les frais s'élèvent à plus de trois millions de florins. Le lourd revers essuyé en décembre 1430 sur les bords du Serchio accroît l'irritation populaire. Rinaldo d'Albizzi,

sévèrement critiqué et discrédité, voit la petite et la moyenne bourgeoisie se grouper autour de Cosme.

La mort de Niccolò d'Uzzano, en 1432, permet à Rinaldo de régner seul. En septembre 1433, celui-ci falsifie le tirage au sort pour élever l'une de ses créatures, Bernardo Guadagni, à la première magistrature. Il représente au nouveau gonfalonier que l'élimination de Cosme s'impose, considérant que « cet homme conduisait la patrie à la servitude grâce à la perfidie de quelques citoyens et à l'aveuglement de tous les autres ». Le 7, Guadagni s'empresse de citer le chef des Médicis devant l'assemblée de la Seigneurie, soigneusement prévenue contre lui. En dépit des conseils de ses amis, Cosme se présente sans méfiance devant les prieurs. Les gardes se saisissent aussitôt de lui et l'enferment dans la salle de l'Alberghetto de la tour du palais.

Aux premières nouvelles de l'arrestation de son frère, Laurent de Médicis se rend au Trebbio, dans le Mugello, et tente vainement de soulever les paysans. Il donne mission au condottiere Nicolas de Tolentino de partir pour Florence afin de mettre à l'abri Pierre, dix-sept ans, et Jean, douze ans, les deux fils de Cosme.

Par crainte d'être empoisonné, le prisonnier s'abstient de se nourrir pendant trois jours. Il s'entend avec l'un de ses geôliers, Federico Malavolti, pour corrompre l'entourage du gonfalonier et le gonfalonier lui-même. Malavolti introduit auprès de lui l'un des domestiques de Guadagni, qui, moyennant une commission, accepte de confier à son maître la somme de 1 100 ducats d'or que lui remettra l'hospitalier du monastère de Santa Maria Novella. Le capitaine de guerre et plusieurs prieurs se partagent quant à eux 200 ducats d'or : « Pauvres gens ! écrit Cosme dans ses Mémoires, puisque c'était de l'argent qu'ils voulaient, ils auraient pu obtenir dix mille florins, et davantage, pour me délivrer des dangers d'une pareille situation<sup>1</sup>. »

Fin septembre, Cosme comparait cette fois devant les membres de la balie et en compagnie de son cousin Averardo, fils de Francesco di Bicci. Ils sont accusés d'« avoir cherché à s'élever plus haut que les autres ». Il est vrai que Cosme, et il n'en fait pas mystère, a le projet de faire construire par l'architecte Michelozzo le plus beau palais de Florence, via Larga, à seulement deux maisons du palais de son père. On les accuse également, poursuit la sentence d'accusation<sup>2</sup>, d'appartenir à une famille qui, depuis 1378, est mêlée à tous les complots et assassinats commis dans la cité : « Ce sont des ennemis cruels et sanguinaires, des promoteurs

---

1. *Ricordi di Cosimo de' Medici*, dans l'annexe de *Vie de Laurent de Médicis*, traduit par François Thurot, Kessinger Publishing, 2010.

2. Dans Angelo Fabroni, *Magni Cosmi Medicei vita*, A. Landi, 1788.

## LES MÉDICIS

d'incendies et de dévastations, des natures diaboliques. Leur présence n'avait été tolérée que grâce à la longue patience du peuple florentin. » On leur reproche enfin d'avoir exhorté Florence à rentrer en guerre contre Lucques, car « la guerre a l'avantage d'épuiser le peuple, et, en le conduisant à l'hôpital, de le livrer aux riches Médicis ».

Au terme du procès, la balie prononce contre les deux accusés une mesure d'exil de dix ans. Averardo est confiné à Naples et Cosme à Padoue avec son architecte Michelozzo. Le doge de Venise, Francesco Foscari, ayant dépêché trois de ses ambassadeurs chargés de demander que le captif soit exilé dans sa ville, Albizzi y consent. D'autres Médicis sont proscrits : Laurent, frère de Cosme, doit se rendre lui aussi à Venise ; Julien, le fils d'Averardo, a l'ordre de partir pour Rome, Orlando de Guccio de Médicis pour Ancône. Seuls les enfants de Vieri sont tolérés à Florence.

Albizzi songe à retenir Cosme encore quelque temps en prison dans l'espoir que sa clientèle réclamera ses fonds et que la banque Médicis se trouvera ruinée. Mais, le 3 octobre, pressé par le collège des prieurs, il fait raccompagner son prisonnier sans plus attendre jusqu'aux portes de la ville.

## II

### LE MAÎTRE DE FLORENCE

Sur la route qui le conduit à Venise, Cosme est acclamé. Pistoia lui offre la cire et le blé, Ferrare lui fait parvenir de nombreux présents, le gouverneur de Modène vient lui présenter ses hommages et lui offre une escorte de deux cents cavaliers. Le 11 octobre, il est triomphalement accueilli par la population de Venise. Le doge met à sa disposition sa ville et ses revenus et Cosme lui fait don de 15 000 ducats pour les besoins de la sérénissime république. D'ici, il peut diriger à sa guise ses comptoirs qui couvrent l'étranger. Il réside au monastère bénédictin de San Giorgio Maggiore, où il confie à son compagnon d'exil Michelozzo le soin de construire une bibliothèque. Il y attire les hommes de lettres et d'art par le goût et l'intérêt qu'il montre pour leurs travaux. Il reviendra d'ailleurs dans sa patrie avec un reliquaire en or et plusieurs manuscrits. Il reçoit un ami de son père, le savant religieux de Camaldoli, Ambrogio Traversari. Celui-ci note que Cosme et son frère « non seulement supportaient leur disgrâce avec une grande fermeté, mais même témoignaient dans toutes les occasions un attachement inviolable pour le lieu de leur naissance ».

À Florence, la Seigneurie pense que sa condamnation passera inaperçue aux yeux du peuple car l'on vient de signer la paix avec Lucques et Milan. Mais de nombreux citoyens se montrent au contraire sensibles au bannissement de Cosme. Ils regrettent son départ, d'autant que l'on murmure qu'il s'apprête à faire transférer à Venise le siège de sa banque, ce qui entraînerait de fâcheuses conséquences pour la ville. Au surplus, après un nouvel échec militaire de l'oligarchie, contre Milan cette fois, même les nobles prennent position pour lui. Pour prévenir la rébellion qui semble se dessiner, Rinaldo d'Albizzi prend alors les mesures les

plus cruelles. Un habitant de Volterra, Giovanni Attaviano, est décapité, accusé d'avoir averti Averardo de Médicis, en septembre, de l'arrestation de Cosme afin qu'il prenne la fuite. Un certain Silvestro Lapi subit le même sort pour avoir prié Puccio Pucci d'être patient « et dit que les affaires allaient bien grâce à Dieu, car de telles paroles ne pouvaient être qu'ironiques ». Agnolo Acciajuoli est soumis à l'estrapade puis banni pour dix ans à Cosenza. On a découvert chez lui des lettres dans lesquelles il prédit le retour de Cosme et montre que le nombre de ceux dont c'est le désir s'accroît chaque jour.

Puis, en septembre 1434, le sort désigne un gonfalonier et huit prieurs parmi les fidèles partisans de Cosme. Le retour imminent de l'exilé apparaît désormais comme une évidence. Rinaldo d'Albizzi s'empresse vainement de réclamer la révocation des seigneurs favorables aux Médicis et rassemble des troupes armées sur les principales places de la ville. Pressentant bientôt sa défaite, il se réfugie dans une villa située sur la proche colline du Bellosguardo. Le pape Eugène IV, chassé de Rome et installé à Florence dans le monastère de Santa Maria Novella, lui promet une médiation. Puis il invite les seigneurs à introduire nuitamment dans la cité des troupes à leur dévotion et à convoquer une balie favorable aux Médicis. Celle-ci annule toutes les décisions prises par les précédentes depuis l'époque de Maso d'Albizzi. Le 28 septembre, elle rappelle Cosme, qui fait son retour à Florence le 5 octobre, presque un an jour pour jour après sa condamnation. Averardo l'accompagne mais il mourra en décembre suivant.

Par le biais de la balie, Cosme s'empresse d'éliminer ses adversaires. Rinaldo d'Albizzi et tous les autres chefs de l'oligarchie sont arrêtés et déferés à la juridiction du Conseil des Huit pour être condamnés à mort. Leur qualité et leur influente parenté pouvant attirer toutes sortes de complots contre le pouvoir et la haine sur Cosme, ce dernier choisit toutefois d'intercéder en leur faveur. La peine capitale votée contre les coupables est muée en exil de huit ans. Rinaldo d'Albizzi, avec son fils Ormanno, s'éloigne de la ville pour ne jamais y revenir.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1435, Cosme accepte d'assumer la fonction de gonfalonier. Il confisque tous les biens des Albizzi, livre au bourreau Bernardo Guadagni et l'un de ses fils, réclame aux Vénitiens quelques clercs réfugiés pour les faire pendre ou exposer, « une mitre ridicule sur la tête », à l'entrée de Santa Maria Novella. Une foule de citoyens, dont le seul tort est d'appartenir à la faction contraire aux Médicis, sont condamnés. Quatre-vingt-dix chefs de grande famille sont exilés, quatre-vingts autres privés de leurs droits civiques et politiques.

Au terme de son gonfalonat, Cosme transmet la charge à l'un de ses protégés, Bartolomeo Gherardi, qui l'occupera pas moins de quatre fois

en dix ans. Puis, afin de consolider son pouvoir, il traque sans merci tous les citoyens qui tentent de s'élever au-dessus de lui. Bon nombre d'entre eux ont accepté les Médicis pour échapper à la tyrannie des Albizzi mais ils osent, tôt ou tard, se demander si le despotisme de Cosme n'est pas suffisant.

### *La mise en place de la tyrannie*

La première mesure que prend Cosme consiste à transformer la balie en un comité permanent et à assurer toutes les magistratures à ses partisans. On trouve parmi eux des gens très modestes, n'ayant parfois pas même un patronyme ; d'autres sont le plus souvent des hommes de loi, des négociants, des changeurs, des drapiers et appartiennent aux arts majeurs. Il élève la condition de ces hommes dévoués à sa cause : « Quelques aunes de drap rouge<sup>1</sup>, déclare-t-il, suffisent pour faire un seigneur. » Pour les moins fortunés, il obtient des exemptions ou des allègements de taxes ou, s'il le faut, paye de ses propres deniers leurs arriérés d'impôts.

La balie une fois mise en place, Cosme s'adjoint Neri Capponi, capitaine et politique habile, fils de Gino Capponi, historien et ancien gouverneur de Pise. Ensemble, ils instaurent un contrôle rigoureux des tirages au sort. À chaque renouvellement des membres de la Seigneurie, si le nom d'un opposant est extrait des bourses, ils font annuler le scrutin sur-le-champ et enjoignent la balie de désigner elle-même le gonfalonier et les prieurs. Ils attribuent également à cette balie la nomination des *Huit de la garde*, magistrats « au droit du sang » ayant pouvoir de vie ou de mort sur tout suspect : « Ce n'est pas avec un chapelet dans les mains, déclare-t-il, qu'on peut gouverner les États. »

La principale arme de Cosme pour supprimer l'ennemi est la cruelle loi de l'exil : « On était proscrit, explique Machiavel, non pas seulement pour être de l'autre parti mais pour ses richesses, pour sa parenté ou par ses amitiés<sup>2</sup>. » Une loi antérieure chassait jusque-là les condamnés dans un refuge proche de Florence, où ils pouvaient retrouver d'autres exilés et ourdir un complot contre le gouvernement. Cosme durcit cette loi, contraignant les proscrits à demeurer à plusieurs centaines de lieues de la ville, loin de tout ami, de tout complice, de tout parent, et aussi loin de leurs racines. Les bannis installés dans leur lieu de résidence, un notaire se charge de dresser tous les deux mois un acte attestant de leur

---

1. À Florence, le rouge est la couleur de l'autorité.

2. Nicolas Machiavel, *Histoire de Florence*, Kessinger Publishing, 2009.

présence et le fait parvenir aux prieurs. Si leur famille réside encore à Florence, elle est retenue en otage et n'est libérée qu'une fois la Seigneurie en possession des documents du notaire. Toute communication directe ou indirecte avec eux est punie des peines les plus sévères. Il leur est interdit de se marier, et il est convenu que lorsqu'ils mourront ils n'obtiendront ni funérailles ni le moindre coin de terre dans leur patrie. Pour se préserver totalement du retour d'un proscrit, les étrangers ne peuvent franchir la frontière de l'État florentin sans l'autorisation de trente-quatre magistrats des collèges et de la police politique, qui doivent se prononcer à l'unanimité.

Il est d'usage de déshonorer l'ennemi frappé d'exil en le faisant peindre en effigie, dans une posture vulgaire, avec son nom en grosse lettres, sur la façade du palais de la Seigneurie, parmi les corps pendus par les pieds des voleurs, des criminels, des fous ou des faux-monnayeurs. Pour cela, on a souvent recours à des artistes réputés qui acceptent cet ouvrage sordide quitte à garder l'anonymat. Andrea del Castagno, semble-t-il à tort, passe aujourd'hui encore pour être l'un de ceux-là. En revanche, on sait que le poète Antonio del Palagio, autrefois un obligé des Albizzi, couvre régulièrement de « vers infâmants » les portraits exposés, ce qui lui vaut le surnom de « poète-bourreau ».

Afin d'éviter tout complot, les autorités interdisent aux citoyens de Florence de se rassembler en foule dans les lieux publics. Fêtes, mariages et funérailles doivent être célébrés dans la discrétion, sans apparat et avec un nombre limité d'invités et de proches. Le capitaine du peuple doit même veiller à ce que la mariée n'ait pas plus de douze suivantes. À ceux qui tentent de faire de l'ombre à Cosme ou ont une parole imprudente, on réserve le terrible sort de la faillite. S'ils sont à la tête d'une importante affaire, leur crédit est resserré par la banque Médicis jusqu'à ce qu'ils se trouvent acculés à la ruine. S'ils ne font pas partie de sa clientèle, Cosme met tout en œuvre pour perturber leur négoce afin d'inquiéter la banque rivale qui leur a concédé un prêt. D'autres sont écrasés sous le poids de nouveaux impôts spécialement levés à leur intention par les agents du fisc. Lors des vingt premières années, soixante-dix-sept maisons florentines versent ainsi l'énorme somme de 4 875 000 florins d'or. En 1450, Gianozzo Manetti, suspect de « manquer de chaleur » pour les Médicis, se voit imposé à lui seul pour 135 000 florins, au point que, tombé dans la misère, il doit aller chercher asile auprès du pape Nicolas V.

Une partie de cet argent est utilisée pour subvenir aux besoins des condottieres qui défendent l'État et entretenir les troupes de mercenaires. Pour se donner des appuis au dehors et enlever toute chance de réussite à qui voudrait l'attaquer, Cosme prend d'ailleurs soin de conclure un

traité d'union avec le pape et de se rapprocher de Sienne. De même, il charge Neri Capponi de renouer pour dix ans une ligue avec Venise. Redoutant les seigneuries de Florence, qui peuvent changer de politique tous les deux mois, la sérénissime république se voit assurer par Capponi que le gouvernement de Cosme est plus stable car devenu personnel.

Car Cosme veut la paix pour affermir son pouvoir. Il ne rêve pas de conquêtes, seule Florence l'intéresse. Malgré tout, il ne peut empêcher les étrangers de tourner leurs vues vers sa cité. Son ennemi le plus ambitieux est le duc de Milan, Filippo Maria Visconti, qu'il tient tant bien que mal en échec grâce au jeu de ses alliances. On doit ainsi combattre dans la région de Rome contre les Braccheschi, soutenus par Visconti, puis contre Gênes, dont le même Visconti est le protecteur. Pour respecter le traité signé avec les Vénitiens, Cosme s'engage aussi dans la guerre qui conduit à la soumission de Pise.

En 1439, Rinaldo d'Albizzi fait à nouveau parler de lui. Il fait savoir à son vainqueur d'autrefois que les proscrits ne dorment pas, ce à quoi Cosme répond : « Je le crois bien, je leur ai ôté le sommeil. » Il évoque au duc de Milan la présence d'un passage sûr par le Casentino, dans la province d'Arezzo. L'un de ses amis, Francisco de Battifolle, comte de Poppi, y attendrait avec une foule nombreuse de compagnons d'exil ayant rompu leur ban et prêts à provoquer un soulèvement à Prato, à Lucques, et surtout à Florence même. Dans cette dernière, et Albizzi semble bien informé, la situation est en effet propre au désordre. La disette commence à régner. Cosme s'est empressé de négocier avec le roi de France Charles VII l'achat de blé, mais dans l'attente de le recevoir, la population menace de se révolter. Cosme écoute les plaintes de ses concitoyens : « C'est nous qui t'avons rendu à ta patrie ; tu es notre obligé. » Le conseil des prieurs lui recommande quant à lui de vider les prisons pour les remplir de mécontents et d'en exécuter pour l'exemple.

Cependant, le condottiere Niccolò Piccinino, au service de Filippo Maria, trop heureux de trouver l'occasion de conquérir au passage une principauté en Toscane, réclame et obtient le commandement des forces milanaises. En février 1440, il se met en marche à la tête de 6 000 hommes et en rallie 3 000 autres après avoir franchi le Pô. Cosme et Venise lui opposent les troupes du condottiere François Sforza. Chargé d'attendre les ordres à Brescia, Sforza, plutôt que de ronger son frein, se porte de sa propre initiative dans les Marches, au-devant de Piccinino. Par ce mouvement, il fait courir le danger aux possessions vénitiennes de dégarnir la Lombardie. Cosme le somme de rebrousser chemin, mais impétueux, impatient de rencontrer l'ennemi, il refuse d'obtempérer. Neri Capponi gagne la Cité des Doges afin d'y lever une autre armée. De son côté, Cosme calme enfin l'ardeur de Sforza en lui versant 8 000 florins.

Les Florentins s'agitent de plus belle. Les plus insensés des prieurs les menacent de rappeler les bannis, qui se vengeront. En collaborateur dévoué à Cosme, Neri Capponi demande au condottiere Pietro Giampaolo Orsini de tenir 300 cavaliers prêts à intervenir à tout instant pour défendre le maître. Il prend même la conduite des opérations militaires. Rassemblant le corps de cavalerie de Sforza et quelques fantassins levés dans les rangs du peuple, il part déloger l'ennemi de Remole. Le comte de Poppi coupe cependant Florence de Pise, qui la ravitaille en vivres, tandis que Piccinino enlève Bibbiena et Romena. Tous deux se rejoignent au pied des montagnes qui séparent le Casentino du val d'Arno, proche de Florence. Mais Cosme a su affermir le courage de ses concitoyens par de nombreuses promesses, si bien que Piccinino et Poppi n'observent aucun signe de révolte qui pourrait les soutenir dans leur action. Piccinino refuse d'attaquer les murailles florentines et se replie. Poussé par les exilés florentins et surtout par Filippo Maria, il part cependant livrer une dernière bataille avant de rentrer à Milan. En juin 1440, il parvient sous les murs d'Anghiari, dans la province d'Arezzo. Le 28, son armée et celle de Florence, conduite par Micheletto Attendolo et Neri Capponi, qui commande un petit corps, font mine toutes les deux de donner l'assaut. Le lendemain 29, après avoir franchi non sans mal le pont qui les sépare, ils s'affrontent pendant quatre heures sur la colline dont le château de la ville couronne le sommet. Les Milanais sont défaits : « Sur dix-neuf cent quarante prisonniers, explique Neri Capponi, il n'y avait que quatre cents soldats ; le reste, c'étaient des gens du Borgo, écumeurs du champ de bataille. » Si Machiavel ironise en affirmant qu'un seul homme périt, suite à une chute de cheval, Léonard de Vinci, à partir de 1504, sur la demande de la Seigneurie, illustrera la bataille d'Anghiari par une fresque peinte sur l'un des murs du Palazzo Vecchio de Florence et aujourd'hui disparue.

Cette victoire n'est pas la plus glorieuse acquise par les Florentins, mais elle permet à Cosme de voir sa popularité augmenter tout en rappelant à ce peuple, prêt hier encore à se soulever, qu'il est le maître tout-puissant. Il peut à présent se montrer encore plus rigoureux. Alors qu'autrefois l'épouse d'un banni était tolérée dans Florence, il lui interdit à présent de se promener dans les rues. Giovanni Cavalcanti raconte que la femme d'un proscrit du nom de Francesco Gianligliazzi se rend sous un déguisement au chevet de son fils malade. À son retour, on s'empare d'elle pour la soumettre à la torture. Cavalcanti la décrit « avec les membres décharnés, soutenue sous les bras par deux bourreaux, conduite à la prison des *Stinche*, dans le quartier des femmes de mauvaise vie<sup>1</sup> ».

1. Giovanni Cavalcanti, *Della Carcere dell' ingiusto esilio e del trionfal ritorno di Cosimo*, di Magheri, 1821.

Fidèle aux châtiments qu'il afflige par contumace à ses victimes, Cosme commande à Antonio del Palagio, le poète-bourreau, des vers flétrissant l'honneur de Rinaldo d'Albizzi et de ses complices. Rinaldo est « ingrat et traître, le plus cruel et le plus inique de tous » ; son fils Ormanno est « rude et trompeur, bâtard et mulot, traître à la patrie et à Dieu » ; Stefano « voleur, ruffian, ribaud » ; Lodovico de Rossi « menteur, hardi en paroles, lâche en action » ; Lamberto de Lamberteschi « sans cervelle » ; Bernardo Barbadori « fils d'un spoliateur d'églises et d'hôpitaux ».

Au lendemain de son échec, Rinaldo d'Albizzi se retire à Ancône avec son fils. De là, il embarque seul pour la Terre sainte. Il meurt à son retour en 1442 pendant les noces de l'une de ses filles. Seul Luca, passé par son mariage dans le camp des Médicis, maintient désormais une branche de sa famille à Florence.

### *Le père tranquille*

Après avoir dominé la république de concert avec Neri Capponi, Cosme neutralise le crédit de son allié et l'éloigne des affaires de l'État. Dans un sursaut de vengeance, Capponi tente d'entraîner les Florentins contre leur maître mais celui-ci, grâce à de nombreuses largesses, parvient à disposer ses concitoyens en sa faveur. Il gouverne à présent seul. Nicodemo Tranchedini, ambassadeur du duc de Milan à Florence, écrit à son maître : « Quand vous voulez une chose plutôt qu'une autre, écrivez secrètement à Cosme et vous obtiendrez toujours. Sans lui, rien ne se fait ; sans lui, Florence n'est rien. » Après la signature du traité de Lodi, le 9 avril 1454, que de nombreux historiens considèrent comme étant son triomphe personnel, il parvient à maintenir la paix rétablie entre les Vénitiens et les Toscans, ce qui lui vaudra plus tard ce compliment du pape Pie II : « Tu es l'arbitre de la paix et de la guerre, le modérateur des lois. De la royauté, il ne te manque que le nom et l'état de roi. »

Les auxiliaires de Cosme exécutent ses plans et font respecter les lois qu'il a établies. Lui, mène tout dans le secret. Pour dissimuler sa volonté de puissance, il préfère ne pas s'afficher et ne paraît jamais en personne dans le gouvernement de la république. Il se retire périodiquement dans sa cellule du couvent de San Marco, décorée d'une *Adoration des Mages* par Fra Angelico, pour satisfaire à l'idéal de vie monastique. Donnant à son esprit le repos laissé par la politique, il lit et étudie assidûment l'Écriture sainte en compagnie du théologien Timoteo Maffei et du dominicain Antonino Pierozzi, qui devient son directeur de conscience. Tout en se consacrant sincèrement à la foi catholique, il tente d'expier auprès d'Antonino Pierozzi le péché qu'il commet en pratiquant toutes

sortes d'opérations financières, l'Église condamnant alors l'usure et le change.

L'été, il séjourne sur ses domaines agricoles du Mugello, dans sa villa de Caffagiolo ou celle du Trebbio. Il y taille ses vignes, s'occupe de la gestion de ses propriétés, cultive son jardin, va vendre ses grains sur le marché, surveille l'élevage de ses faucons, signe des contrats de fermage avec les paysans de la région. Le reste du temps, il demeure le plus souvent dans la villa familiale du quartier de Careggi, construite par son père : « Il vivait dans sa maison comme un particulier, et civilement, tenant le compte encore de ses possessions infinies, et de ses marchandises, en lesquelles il eut tel succès qu'il ne fut homme qui s'y employât, soit comme associé, soit comme gouverneur, sans s'enrichir<sup>1</sup>. » En restaurant la villa sur la demande de Cosme, Michelozzo en a supprimé l'austère allure médiévale et a élevé de grandes arcades permettant aux salons de s'ouvrir sur les jardins. En dépit des transformations opérées au début du XVII<sup>e</sup> siècle à l'intérieur, on sait que les murs sont à cette époque tendus de tapisseries exécutées à Bruges d'après des cartons dessinés à Florence. Les meubles ont été peints par Dello Delli, des terres cuites réalisées par Luca Della Robbia agrémentent les nombreuses pièces, les cheminées et les dressoirs supportent maints travaux en bronze et des plats d'argent ciselé.

Sur les conseils des artistes qui travaillent à la décoration de sa villa de Careggi, Cosme rassemble, pour servir de modèles, des chefs-d'œuvre de l'Antiquité, des ruines de monuments, des pierres gravées, des monnaies, des vases, des bijoux. Il fait de même pour le célèbre palais Médicis de la via Larga, élevé à partir de 1444 sur l'artère la plus belle et la plus fréquentée de Florence, à côté même de l'un des immeubles de son père. Ce palais, l'actuel Médicis-Riccardi, est l'œuvre de Michelozzo. La façade est ornée de fines corniches, de discrets refends et d'un splendide fanal en fer forgé exécuté par Niccolò Caparra. À l'intérieur, un vestibule voûté en berceau débouche sur une cour bordée de portiques à arcades incrustés des armes des Médicis et de huit grands médaillons en marbre sculptés par Donatello. Ces médaillons sont la copie de camées issus des collections de Cosme. Ils représentent *Diomède tenant le Palladium*, *Un Faune portant Bacchus enfant*, *Bacchus découvrant Ariaduc*, *Le Triomphe de Bacchus et d'Ariaduc*, *Dédale attachant les ailes à Icare*, *Ulysse et Athéna*, *Un Centaure* et *Un Prisonnier barbare devant un général*. Des sarcophages occupent un côté de la cour. Au milieu se dresse la fameuse statue en bronze de David, toujours de Donatello, et aujourd'hui au Musée national de Florence. Au fond, un grand

1. Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, Robert Laffont, 1996.

escalier conduit aux appartements de Cosme, à son cabinet, et à sa chapelle privée, bientôt admirablement décorée, nous le verrons, du *Cortège des Mages*. L'une de ses chambres est entièrement peinte par Paolo Uccello. Dans les *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*, Giorgio Vasari nous dit que « des oiseaux féeriques y ouvrent les ailes à travers des lignes infinies, des combats de lions s'y répètent, l'un d'eux lutte contre un serpent dont les yeux et la gueule lancent un noir venin ». Le palais Médicis abrite en outre les trésors personnels de Cosme, une collection de sculptures, de pierres précieuses, de médailles antiques, d'émaux, de monnaies, de peintures, de pièces d'orfèvrerie, d'un coût total évalué à 28 500 florins par l'inventaire de 1464.

Devenu le premier citoyen de Florence et l'allié des princes et des personnages les plus considérables d'Italie, Cosme reçoit les hommages officiels des membres du gouvernement, des consuls des corporations, des ambassadeurs des États étrangers, qui tous le nomment « le grand marchand », s'étant habitués à ce qu'il ne porte pas de titre officiel. Il convoque les divers directeurs de ses comptoirs. En marchand et banquier qui gouverne l'État avec son argent, il soutient son autorité politique en faisant de Florence l'une des premières puissances économiques d'Europe. Tout en étendant ses propres affaires, il favorise le commerce maritime de la cité, encourage l'agriculture, ordonne de planter des mûriers pour développer l'art de la soie, afferme toutes les mines d'alun du pays – l'alun étant indispensable pour l'industrie textile –, ouvre des crédits aux plus modestes citoyens, fait construire des maisons en pierre sur la rive de l'Arno pour y loger confortablement une population toujours croissante. Devant cette libéralité princière, devant la richesse de cette république prospère et conquérante, devant les milliers de florins qu'il dépense, nous le verrons, pour faire élever à Florence de somptueux monuments, personne ne songe à lui reprocher d'avoir porté le dernier coup à la liberté de la ville.

Par stratégie, il prend soin de ne pas exciter l'envie et la jalousie des Florentins. Ainsi, plutôt que de prétendre pour ses fils à des mariages princiers, il les destine à des filles de la bourgeoisie de Florence. Le 3 juin 1444, Pierre, l'aîné, épouse Lucrezia Tornabuoni, de neuf ans sa cadette. Les Tornabuoni sont d'étroits collaborateurs des Médicis et dirigent l'importante banque de Rome. Ils sont de plus de grands amateurs d'art. C'est à eux que l'on doit entre autres la fresque du chœur de Santa Maria Novella dont ils confieront, en 1485, la réalisation à Domenico Ghirlandaio. Lucrezia donne naissance à sept enfants. Quatre atteindront l'âge adulte, dont Laurent, le futur « Magnifique », né le 1<sup>er</sup> janvier 1449, et Julien, né en 1453. Depuis 1444, Pierre est également père d'une fille naturelle, Maria, élevée à l'écart de ses demi-frères et sœurs. En

## LES MÉDICIS

1470, elle sera unie à Leonetto Rossi, directeur de la banque Médicis de Lyon et signalé dans les *Mémoires* de Philippe de Commynes comme étant, en mars 1476, le médiateur d'un accord entre Louis XI et le duc de Milan.

Jean, le cadet, est le fils favori de Cosme, qui le juge plus subtil et plus actif que son frère. D'ailleurs, il l'a inscrit dès son plus jeune âge à *l'Arte del Cambio* et l'a nommé plus tard directeur général de la banque Médicis. Le 20 janvier 1453, il s'unit à Cornelia Alessandri, avec laquelle il a un fils unique, Cosimino. Il est père de deux autres enfants, illégitimes ceux-là, Francesco et Giovanni, nés d'une mère inconnue. Cosme aussi a un enfant illégitime, Carlo, venu au monde vers 1428, fils d'une esclave originaire du Caucase, Maddalena, qu'il aurait achetée soixante-deux ducats d'or. Après l'avoir soigneusement élevé, il a obtenu pour lui une charge de protonotaire apostolique, chef du chapitre des chanoines à Prato. L'arrivée de ces nouveaux rejetons dans le cercle familial de la villa de Careggi console sans doute Cosme de la mort de son frère Laurent, survenue en 1440, même si celle-ci a porté sa part d'héritage paternel de 180 000 à 235 000 florins. Les descendants de Laurent seront grands-ducs de Toscane.

### III

## LA CITÉ DES ARTS FLORISSANTS

En 1431 s'ouvre le concile œcuménique de Bâle, convoqué dans le but de négocier l'union des Églises d'Orient et d'Occident. Sur la proposition d'Eugène IV, il se poursuit en 1437 à Ferrare, lorsque la peste s'y déclare. Cosme parvient alors à l'attirer à Florence deux ans plus tard, après avoir versé les 70 000 florins réclamés par les cardinaux pour se déplacer. Il écrit au légat du pape : « Aux Grecs, on donnera vingt-cinq maisons, *absque ulla mercedis pensione*. Pour les recevoir, avec l'empereur et le patriarche, on enverra deux grosses galères armées à Constantinople, on y en laissera deux pour garder cette capitale pendant l'absence du souverain. Si soixante-dix mille florins ne suffisent pas, on ira jusqu'à cent mille. »

Le 27 janvier 1439, Eugène IV arrive à Florence. Le 12 février, l'empereur de Byzance Jean VIII Paléologue, en robe noire lamée d'or, y fait son entrée solennelle au son des fifres. Son cortège est composé de près de sept cents personnages, parmi lesquels le patriarche Joseph de Constantinople, Démétrius, despote de Morée, les ambassadeurs de l'empereur de Trébizonde, ceux du grand-duc de Moscovie et du prince des Ibériens, les hospodars de Servie, de Moldavie et de Valachie, des moines de Géorgie, des vicaires des patriarches d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie, une foule d'évêques, de théologiens et de savants, dont le philosophe Gémiste Pléthon. Beaucoup ont vendu leurs derniers biens pour s'offrir d'opulents vêtements. Jean VIII n'est coiffé que d'une simple couronne en cuir doré mais il a fait confectionner à grands frais un harnachement contenant beaucoup d'or, pour « parader au milieu des Italiens et passer pour un grand basileus ». Cosme s'est fait revêtir de la charge de gonfalonier de justice pour avoir officiellement le droit de

présider les solennités. Accompagné de Leonardo Bruni, chancelier de la république, il accueille le basileus avec les honneurs et se mêle à ce formidable défilé qui se dirige vers Santa Maria del Fiore, sous les yeux fascinés de la population. En 1459, il engagera le peintre Benozzo Gozzoli pour immortaliser cet événement dans la chapelle de son palais de la via Larga et célébrer ainsi la magnificence des Médicis. L'élève de Fra Angelico exécutera le *Cortège des Mages*. Dans cette peinture à fresque qui occupe trois murs, l'empereur de Byzance est peint sous les traits de Melchior, Joseph de Constantinople sous ceux de Balthazar et l'un des petits-fils de Cosme, Laurent, en Gaspard. Les trois rois sont suivis de Benozzo Gozzoli lui-même, de Cosme monté sur un destrier blanc, de son autre petit-fils Julien, de son frère Jean, de son fils naturel Carlo, de Pierre, coiffé d'une toque rouge, et d'une foule de personnages princiers composée entre autres de Sigismond Malatesta, prince de Ferrare, et de Galéas Maria Sforza, fils de François Sforza. Une multitude d'autres visages apparaissent encore dans ce paysage planté de cyprès et de palmiers qui mène à Bethléem. Ainsi, semble-t-il, des parents, des amis, des partisans, des clients, des gouverneurs et des facteurs de la compagnie Médicis.

Au thème de la cavalcade soigneusement préparée par le basileus pour son entrée dans Florence, le *Cortège des Mages* associe celui de la fête de l'Épiphanie, organisée chaque année sous le patronage de Cosme. Depuis 1436, Cosme est en effet le protecteur d'une confraternité nommée *Compagnia de' Magi* (Compagnie des Mages). Elle siège à San Marco et organise les processions de l'Épiphanie. Cosme est ainsi le bienfaiteur principal du couvent et de l'église San Marco, qui, le 6 janvier 1443, ont même été officiellement consacrés non seulement à saint Marc mais aussi à Cosme.

Le 23 juin 1439, pendant le concile, Cosme organise les réjouissances de la Saint-Jean, marquées par une parade de figurants vêtus en mages, en bergers, en animaux de la crèche et en étoiles. Son fils Jean mettra en scène le spectacle de la Saint-Jean 1447. En 1450, une lettre de Contessina, l'épouse de Cosme, évoquera la participation de ses fils Pierre et Jean à la procession de la Saint Jean-Baptiste, patron de Florence, où ils seront habillés d'or, de martre et de zibeline. Les Médicis, on le voit, ont de nombreuses occasions de parader, « pour la gloire de Dieu et pour la gloire de la cité ».

### *Les artistes au service de Cosme*

Pendant plusieurs mois, le concile de Florence et la présence de tous ces hauts dignitaires de l'Église font de la ville la capitale mondiale de

la chrétienté. Le 6 juillet, Latins et Grecs s'accordent sur tous les points examinés et discutés. À Santa Maria del Fiore, les cardinaux Cesarini et Bessarion, tous deux vêtus de leur costume sacerdotal, lisent à haute voix la rédaction du décret, le premier en latin, le second en grec. Après six siècles de séparation, l'union entre les deux Églises est rétablie<sup>1</sup>, événement dont on s'empresse de conserver le souvenir en faisant graver une inscription dans le marbre de la sacristie.

En marge de ce concile, Gémiste Pléthon expose ses idées philosophiques et gagne de nombreux admirateurs florentins, leur donnant un évident regain d'intérêt pour les œuvres antiques. Il forme plusieurs cercles de savants. Sous leur impulsion, Cosme décide de faire de la ville un brillant foyer intellectuel et artistique. Depuis sa jeunesse, il manifeste un réel intérêt pour la littérature et la philosophie. De nombreux manuscrits de sa bibliothèque portent d'ailleurs en marge des annotations de sa main : « Cosme de Médicis, remarque son contemporain l'historien Flavio Biondo, est un citoyen qui, indépendamment de ses richesses plus considérables que celles d'aucun autre particulier en Europe, est plus illustre encore par sa prudence, son humanité, sa libéralité, et, ce qui a de plus rapport au sujet que je traite, extrêmement distingué par ses connaissances utiles en littérature et surtout en histoire<sup>2</sup>. » En moins de trente ans, Cosme dépense 660 000 florins d'or en recherche de manuscrits perdus, exhume lui-même d'anciens ouvrages grecs et engage des érudits pour le seconder. Le dévouement du bibliophile et humaniste Niccolò Niccoli a déjà permis à Florence de s'enrichir de plus de 800 volumes d'auteurs grecs et orientaux. Les correspondants étrangers de Cosme, ses changeurs, ses gouverneurs de banque sont chargés d'acquérir pour son compte, à prix d'or s'il le faut, d'autres manuscrits, parmi les plus précieux et les plus oubliés. La défection de l'Empire d'Orient favorise leurs recherches. Ils rapportent à Florence une foule d'ouvrages grecs, hébraïques, chaldéens et arabes, parmi lesquels ceux contenant plusieurs discours de Cicéron, des comédies de Plaute, les œuvres complètes de Platon, de Lucien de Samosate, de Pétrone, de Proclus, de Plotin et de Xénophon, les travaux historiques de Dion Cassius, d'Arrien et de Diodore de Sicile, les *Bucoliques* de Joannes Calphurnius, la *Géographie* de Strabon, les poèmes d'Oppien de Corycos, de Stace, de Callimaque et de Pindare.

Le moine de San Marco qui classe les livres, les annoté et en établit le catalogue est Tommaso Parentuccelli, le futur pape Nicolas V. Plus

---

1. Cette union sera de courte durée puisque Constantinople capitulera devant les Turcs en 1453, et ne sera donc plus chrétienne.

2. Cité par Girolamo Tiraboschi, dans *Storia della letteratura italiana*, Ulan Press, 2011.

tard, Cosme lui écrit à Rome pour lui emprunter les auteurs, encore inédits, qui sont en sa possession à la Bibliothèque vaticane, dont le pontife est le fondateur. Nicolas V, de sa propre main, dresse une liste qu'il lui envoie par l'entremise d'un ambassadeur spécial. Ainsi, les écrits d'Eusèbe de Césarée, de Basile le Grand, de Grégoire de Nazianze ou de Jean Chrysostome viennent-ils à la connaissance du chef de la république de Florence.

Cosme s'adresse aussi à Giovanni Aurispa, avec lequel Ambrogio Traversari l'a mis en relation, à Cristoforo Buondelmonti, Antonio de Massa, Andrea de Rimino, Jean Argyropoulos, Démétrius Chalcondyle, Andronicos Callistos, Constantin Lascaris. Poggio Bracciolini, dit le Pogge, qu'il a connu lors du concile de Constance, lui fait parvenir quelques-uns de ses ouvrages de l'Antiquité romaine découverts dans les monastères. Il y adjoint parfois un éloge à l'exemple de celui-ci : « Vous avez montré tant d'humanité et de modération dans l'usage des dons de la fortune qu'ils semblent avoir été plutôt la récompense de votre mérite et de vos vertus que l'effet de ses bontés. Livré à l'étude des lettres dès vos plus jeunes années, votre exemple a donné un nouvel éclat à la science elle-même. Quoique forcé de vous consacrer presque tout entier aux plus grands intérêts de l'état, et dans l'impossibilité de donner au commerce des livres une grande partie de votre temps, vous avez trouvé un plaisir constant dans la société des savants hommes qui ont toujours fréquenté votre maison. » En retour de ses bons services, Laurent, le frère de Cosme, intervient auprès du Saint-Siège, qui veut lui interdire de recopier les comédies de Plaute, jugées séditionnaires.

Par l'entremise du poète Leonardo Giustiniani, Cosme reçoit de Venise des manuscrits rares dont regorge la Cité des Doges. Beaucoup ont été autrefois prêtés, à son retour de Constantinople, par Francesco Filelfo, lettré de génie, « écrivain vénal qui préférerait l'argent à la gloire ». Cosme fait don de l'un de ceux-là, l'*Histoire* de Tite-Live, à Alphonse le Magnanime, roi d'Aragon et de Sicile, pour tenter d'assouplir le différend qui les sépare. La réconciliation ayant réussi, il témoigne sa reconnaissance à Filelfo, installé à Milan, sans doute avec une certaine ironie lorsque l'on sait que celui-ci a été l'un de ses plus ardents opposants à l'époque où les Albizzi régnaient à Florence. En 1433, Filelfo a même farouchement reproché à Rinaldo d'Albizzi de ne pas avoir fait exécuter Médicis. Alors qu'il était le protégé de Cosme, il n'a pas hésité non plus à écrire au cardinal de Bologne : « Quelle que soit l'affection que Cosme me porte, je vois bien que cet homme sait tout feindre et tout dissimuler, et qu'il est tellement renfermé en lui-même que ses amis intimes et ses domestiques ne sauraient le pénétrer. » Et l'accusant d'avoir voulu le faire assassiner : « Il n'y a rien que je ne sois porté à croire des pré-

ventions de Cosme contre moi car je sais combien il me hait depuis longtemps. Ainsi ne me parlez plus de réconciliation. Qu'il emploie les assassins et le poison, je me défendrai avec mon génie et avec ma plume. » En 1454, la brouille entre les deux hommes s'achève tant bien que mal. Filelfo revient s'installer quelques années plus tard à Florence avant de partir pour Rome, où il doit occuper une chaire de rhétorique.

Outre de nombreux traducteurs grecs et latins, Cosme rassemble à la Badia de Fiesole, sous la direction du bibliothécaire Vespasiano da Bisticci, quarante-cinq copistes, pour la plupart allemands et français. En outre, il charge son fils Carlo de traduire des épîtres de Phalaris, tyran d'Agrigente. À l'abbaye de Fiesole, il fonde un atelier de miniaturistes et d'enlumineurs. Lui-même transcrit des textes tout en s'entourant de lettrés et d'érudits, qu'il pensionne et traite comme ses propres fils. Il fait don d'un domaine à l'architecte Michelozzo et d'une maison à Marsile Ficin, qui traduit à son intention Platon, Porphyre, Plotin et Jamblique. Il élève Carlo Marsuppini et l'humaniste Leonardo Bruni aux fonctions de chanceliers de la république. Leonardo Bruni, précisément, sur sa demande, écrit une *Histoire de Florence* qui lui vaut une exemption d'impôts et de magnifiques funérailles, en 1444, où il est conduit à travers la ville dans un cercueil découvert, la tête ceinte de laurier, les douze tomes de son œuvre sur sa poitrine.

Cosme encourage les travaux de Lorenzo Valla, le traducteur d'Hérodote, et prend part au débat qu'il engage avec le philosophe grec Georges de Trébizonde, qui s'efforce de placer Aristote au-dessus de Platon. Lorsqu'il se retire dans ses villas de Caffagiolo ou de Careggi, il se nourrit de l'enseignement des poètes et des savants qui l'accompagnent : Leon Battista Alberti, Antonio Canigiani, Donato Acciajuoli, Giovanni Cavalcanti. Avec eux, il s'initie particulièrement à la philosophie platonicienne : « Hier, écrit-il à Marsile Ficin, son grand ami et fils de son médecin, hier, j'arrivai à Careggi non pas tant avec le projet d'améliorer mes terres que de m'améliorer moi-même. Venez me voir, Marsile, aussitôt que vous le pourrez et n'oubliez pas d'apporter avec vous le livre de notre divin Platon sur le souverain bien. Je présume que vous l'aurez déjà traduit en latin, comme vous me l'aviez promis ; car il n'y a pas d'occupation à laquelle je me dévoue avec autant d'ardeur qu'à celle qui peut me découvrir la route du vrai bonheur. Venez donc et ne manquez pas d'apporter avec vous *la Lyre d'Orphée*. » Il confie au même Marsile Ficin la création, à la villa de Careggi, d'une académie – ainsi qu'on appelle solennellement une assemblée d'érudits – réservée à l'étude de la philosophie platonicienne. Celui-ci écrit, dans l'avant-propos de sa traduction des *Dialogues* de Platon adressé à Cosme : « L'esprit de Platon quitta Byzance pour Florence et s'envola chez Cosme de Médicis. »

Ange Politien s'écriera plus tard : « C'est dans votre ville que la culture morte en Grèce même depuis si longtemps s'est réveillée pour fleurir de nouveau. Des maîtres parmi vous révèlent au public les lettres helléniques, et les enfants de vos plus nobles familles, fait unique depuis des siècles, parlent la langue de l'Attique aisément et avec correction, de sorte qu'au lieu d'imaginer Athènes soumise ou détruite par les Barbares, on la croit venue de son propre gré à Florence pour s'y épanouir, riche encore de toutes ses richesses d'esprit, en toute liberté. »

Architectes, orfèvres, peintres, sculpteurs gravitent également autour de Cosme. Sous son impulsion, Florence se couvre des monuments, des bibliothèques, des musées, des établissements publics les plus prestigieux : « Je connais mes concitoyens, dit-il, dans cinquante ans ils ne conserveront de moi d'autre souvenir que celui des quelques bâtisses que j'aurais fait élever. » Nous avons vu que l'Église condamne à cette époque toute opération d'argent. À Florence, les financiers tentent de racheter leurs spéculations par des largesses envers les institutions charitables ou les communautés monastiques. Cosme souhaite montrer que le luxe produit par ses affaires bancaires est justifié dans la mesure où il se met au service du christianisme. Ainsi fait-il construire à ses frais l'église et le couvent de San Marco, l'hôpital des Innocents, le couvent de San Girolamo, la chapelle du noviciat des Camaldules de Santa Maria del Angeli. Il s'improvise maître d'œuvre, dicte ses choix et dirige lui-même les chantiers de Santa Maria de l'Annunziata, de la chapelle du noviciat de Santa Croce, de la Badia Fiorentina et surtout de San Lorenzo, commencé par son père et dont il prend financièrement en charge la construction du chœur et du transept. Son trésorier lui reproche de dépenser plus de 7 000 florins en un an pour les deux derniers monuments, ce à quoi il réplique « qu'il faut seulement blâmer les ouvriers de San Lorenzo pour ne pas avoir fait plus de travail, et louer ceux de la Badia pour s'être montrés plus industriels ».

Il commande à Filippo Brunelleschi l'achèvement du dôme de Santa Maria del Fiore. Il confie à Michelozzo le soin d'embellir son riche palais de la via Bardi, qu'il tient de son mariage avec Contessina, de construire une villa à Fiesole, d'exécuter le tombeau de ses parents, et d'ériger la chapelle Médicis de l'église Santa Croce, une chapelle à l'église San Miniato et une sacristie à San Lorenzo, ces deux dernières œuvres coûtant 130 000 florins à Cosme. Dans le reste de l'Italie et à l'étranger, celui-ci fait élever des monuments à Pise, à Rome, le palais Sforza à Milan, l'hôpital des chevaliers à Jérusalem, la bibliothèque San Giorgio Maggiore à Venise. Quant à Paris, elle lui doit la restauration et l'agrandissement du collège des Florentins.

D'autres artistes de renom ressentent les effets de la protection et de la munificence de Cosme. Des travaux importants sont réalisés par Cosimo Rosselli, dont le chef-d'œuvre est la fresque historique de la chapelle de l'église Sant'Ambrogio, ou par Andrea del Verrocchio, qui sculpte une *Résurrection* pour la villa de Careggi. Paolo Uccello peint une *Histoire de Noé* pour l'église Santa Maria Novella, Fra Angelico, la *Déposition de croix* de la chapelle Strozzi, Alesso Baldovinetti, la *Nativité* du cloître de la Santissima Annunziata, Domenico Veneziano, la *Vierge entourée de saints* de Santa Lucia dei Magnoli.

Le peintre le plus marquant du règne de Cosme demeure sans doute Fra Filippo Lippi. Né à Florence, orphelin à deux ans, il est placé dès son plus jeune âge au couvent del Carmine de la ville. Il y prononce ses vœux en 1421, y réalise ses premières œuvres, puis quitte le monastère en 1430 pour mener une vie aventureuse et dissolue. Il importe peu au maître de Florence, plein d'indulgence pour les faiblesses des artistes, que Fra Filippo ne manifeste aucun respect envers l'habit religieux qu'il porte. Il le prend sous sa protection. Le moine réalise pour la chapelle du palais Médicis une *Nativité* et, pour San Lorenzo, une *Vierge à l'Enfant*, *l'Annonciation Martelli* et *l'Annonciation et les épisodes de la vie de saint Nicolas*. On lui doit aussi *l'Approbation de la règle du Carmel* du couvent de l'église Santa Maria del Carmine ou encore le retable commandé par la famille Barbadori pour l'autel de Santo Spirito. Hippolyte Taine nous dit que « travaillant chez Cosme, Fra Filippo était si passionné pour ses maîtresses que lorsqu'on l'enfermait pour lui faire achever un travail, il prenait les draps de son lit et en faisait une corde pour s'échapper par la fenêtre. À la fin, Cosme dit : "Qu'on lui laisse la porte ouverte, les hommes de talent sont des essences célestes et non des bêtes de somme<sup>1</sup>." »

En 1456, Fra Filippo parvient à se faire nommer chapelain du couvent de femmes de Santa Margherita de Prato. Chargé par l'abbesse d'exécuter un tableau d'autel, il prend pour modèle sœur Lucrezia Butti, qu'il enlève lors d'une procession et dont il a un fils, Filippino, futur peintre de génie lui aussi. Pour le sauver des foudres de l'Église, scandalisée par sa conduite, Cosme intercède en sa faveur auprès du pape Pie II. On prétend qu'il lui offre plusieurs petits chefs-d'œuvre exécutés par son protégé. Toujours est-il que le Saint-Père accepte de relever Filippo et Lucrezia de leurs vœux afin qu'ils puissent s'épouser. De leur union naîtra un second enfant, Alessandra.

Depuis la chute de Constantinople, en 1453, la paix règne en Europe. Devant le péril turc, et pour laisser le temps au Saint-Siège de prêcher

1. Hippolyte Taine, *Philosophie de l'art en Italie*, Adamant Media Corporation, 2002.

la croisade contre la Porte, Florence, Milan, Rome, Naples et Venise ont signé un pacte de non-agression. Le gouvernement florentin en retire une grande stabilité et Cosme lui-même se présente aux yeux de ses concitoyens comme l'arbitre de la paix italienne. On lui sait gré de tirer dans le même temps de sa propre bourse l'argent nécessaire pour acheter les alliances, particulièrement celle de François Sforza, proclamé grâce à lui duc de Milan après la mort de Filippo Maria Visconti. Mais, en 1455, la tranquillité de leur cité semble soudain donner tout pouvoir aux bourgeois et au menu peuple, qui s'agitent. Ils reprochent au maître l'excès toujours renouvelé des charges pécuniaires, d'autant plus intolérables que la disette sévit presque sans interruption. Ils lui reprochent aussi de ne toujours pas avoir pardonné aux exilés. Nombreuses familles souhaiteraient enfin revoir un fils, un frère, un père. Si la Seigneurie propose une loi humaine accordant aux bannis l'autorisation de rentrer dans leur patrie, sous condition d'y payer quatre florins par an et par personne, Cosme s'y oppose, ne voulant pas avoir ses ennemis sur les bras. Les mécontents lui font savoir que l'heure est venue de remettre en vigueur « les institutions régulières de la liberté et de conférer les magistratures au moyen du scrutin et du sort ».

Cosme juge habile de céder à l'opinion, conscient qu'il pourra ensuite la détourner à son profit. Par conséquent, malgré l'opposition des membres de son parti qui demandent le maintien des lois oppressives et réactionnaires, il approuve la décision de revenir sur l'ancien système du tirage au sort. Les citoyens recouvrent ainsi la liberté mais se répandent bientôt en plaintes contre les nouveaux magistrats. Cosme constate que sa popularité s'accroît davantage. En 1458, il rénove le catasto instauré par son père, augmentant les impôts des plus fortunés, accordant au contraire un dégrèvement aux plus démunis. Le 1<sup>er</sup> juillet, le riche banquier Luca Pitti accède au gonfalonat. Il s'entoure de grands bourgeois ayant autrefois subi la domination de Cosme et qui rêvent de prendre à nouveau place au sein du gouvernement. En août, il rassemble 4 000 fantassins et 300 cavaliers mercenaires et organise un coup d'État. Il convoque de force une nouvelle balie, désigne des électeurs à sa solde chargés de nommer le gouvernement, remet en vigueur l'ancienne loi des suspects, prolonge de vingt-cinq ans l'exil des condamnés de 1434. S'il n'ose cependant pas s'attaquer aux Médicis, il cherche à rivaliser avec eux, marquant notamment sa grandeur par les bâtiments. Il se fait ainsi construire deux palais, l'un à Rusciano, l'autre, œuvre de Filippo Brunelleschi, le long du fleuve Arno. Sur leur façade, pour faire pendant aux besants des Médicis, il fait graver des bombardes.

Il augmente les impôts et se réserve le droit de ne pas en payer. Il transfère dans un autre quartier le marché se tenant sur la place de la

Seigneurie, afin que quiconque approche de cette dernière ressente une impression de respect. Il organise des processions onéreuses à sa gloire, se crée chevalier du peuple, fait célébrer chaque année, avec faste, le rétablissement de la liberté. Il ne sort jamais sans une escorte de douze gardes armés de masses en argent.

Cosme l'observe, attendant que ses excès et l'impopularité de ses mesures le perdent, certain d'en recueillir les fruits : « Il restait le maître des vainqueurs, écrit Gabriel Thomas<sup>1</sup> ; il réglait leurs imprudences et les poussait dans la voie qu'il traçait, satisfait de donner au peuple le spectacle de leur orgueil et de sa modération. » Retiré dans son palais de la via Larga, il se consacre à ses petits-fils, Laurent et Julien, joue aux échecs avec eux, se comporte d'une manière qui surprend parfois les étrangers au cercle familial. Ainsi, témoigne le chroniqueur Lodovico Carbone, des ambassadeurs de Lucques, venus un jour s'entretenir d'affaires avec lui, sont interrompus par l'entrée subite de l'un des deux enfants. Tenant un roseau et un couteau, il demande à son grand-père de lui fabriquer un sifflet. Cosme s'exécute puis explique à ses hôtes : « Ne savez-vous donc pas combien on peut aimer ses enfants et petits-enfants ? Vous vous scandalisez que j'aie taillé le sifflet. Heureusement que mon petit-fils ne m'a pas demandé d'en jouer, car je l'aurais fait devant vous<sup>2</sup>. »

Avec son fils Pierre, il surveille leur éducation. Confiés très tôt aux soins de Cristoforo Landino, le commentateur de Dante, et du philosophe byzantin Jean Argyropoulos, Laurent et Julien se font enseigner au palais les rudiments de l'histoire, de la géographie, du latin, de l'algèbre. Leur père a placé auprès d'eux des compagnons d'études appelés un jour à se faire un nom célèbre dans la poésie : Pic de la Mirandole, Ange Politien, et les frères Luigi et Luca Pulci. Des documents de l'époque indiquent que dès 1461 Laurent, seul, suit également les cours publics de ses deux professeurs au Studio, l'Université de Florence. À partir de la même année, il appartient également à la *Chorus Achademiae Florentinae*, comme le montre cette lettre datée du 16 septembre dans laquelle il demande à son père la faveur d'accorder une magistrature à un certain ser Griso : « Je vous prie de faire droit à ma requête, ajoute-t-il, car je suis chargé de vous la présenter par toute l'Académie<sup>3</sup>. » S'il est le disciple de Landino et d'Argyropoulos pendant une dizaine d'années, on considère cependant que ses véritables précepteurs

---

1. Gabriel Thomas, *Les révolutions politiques de Florence*, Hachette, 1887.

2. Cité par Curt Gutkind dans *Cosimo de' Medici il Vecchio*, Firenze, Marzocco, 1949.

3. Marcello del Piazzo, *Les lettres de Laurent le Magnifique aux Archives d'État de Florence*, 1956.

sont Marsile Ficin, philosophe officiel des Médicis, et Gentile Becchi, leur protégé. Parlant de ce dernier au cardinal Ammanati, Laurent reconnaîtra plus tard être redevable à ce « second père » de la meilleure partie de sa formation spirituelle.

Lorsqu'il n'accompagne pas son grand-père à Careggi pour deviser philosophie, Laurent se réfugie dans la lecture des manuscrits rassemblés dans la bibliothèque constamment enrichie du palais. La littérature tient une grande place dans ses études comme dans ses délasséments. Il en est de même pour la musique, dont l'intérêt semble lui être suscité par l'exemple de ses sœurs et de son oncle Giovanni Tornabuoni. Pour satisfaire son goût, Filippo Martelli, de Rome, lui fait parvenir un luth, tandis que le poète Luigi Pulci s'occupe de faire restaurer sa cornemuse et sa sacqueboute. Son initiateur musical est Antonio Squarcialupi, organiste à Santa Maria del Fiore, l'instrumentiste le plus célèbre d'Europe. Sa mort, en 1480, inspirera un poème à Laurent, qui, si l'on en croit ses contemporains, est en outre l'auteur de l'épithaphe gravée au-dessous du buste du musicien à l'église Santa Maria del Fiore. Enfin, devant son talent et sa facilité d'apprendre, le soprano napolitain Jachetto di Marvilla lui recommande le chant : « Vous devriez aussi prendre plaisir à savoir chanter, lui écrit-il, puisque vous êtes jeune et gentilhomme. »

### *Pater Patri*

Au printemps 1459, avec son frère, Laurent assiste aux fêtes organisées en l'honneur de Pie II. En route pour Mantoue, où il s'apprête à prêcher la croisade contre les Turcs, le pape a souhaité s'arrêter quelques jours à Florence pour rendre une visite de courtoisie à Cosme. Historien et fin lettré, il est depuis longtemps en relation avec le grand marchand, et, comme lui, toujours à la recherche de nouveaux manuscrits. Sur la proposition de Cosme, François Sforza, à présent duc de Milan, envoie son jeune fils Galéas Maria pour complimenter le pontife. Le 17 avril, Laurent, âgé de dix ans, en habit de cour brodé d'or, accueille le prince, avec magnificence, sur le seuil du palais de la via Larga. C'est le récit de cette réception qui a aidé Benozzo Gozzoli à représenter Laurent et Galéas Maria dans le *Cortège des Mages*, tous deux n'étant pas encore nés au moment du concile de Florence.

Dans une lettre datée du 19, Galéas Maria donne des détails à son père sur son séjour à Florence. Lorsqu'il part entendre la messe à Santa Maria de l'Annunziata, une foule nombreuse de citoyens se presse sur son passage. À son retour, elle le suit jusqu'à la Seigneurie, où elle le voit « avec satisfaction toucher la main à chacun des neuf membres ».

On l'entraîne à la villa de Careggi, dont les jardins capiteux et le mobilier splendide font son admiration. Dans une chambre, « un maître chante avec la cithare, un poète récite des vers. C'était un mélange d'histoires et de fables antiques, avec force noms de Romains, de poètes, et ceux de toutes les Muses ». Pendant que l'on sert une collation, les épouses de Pierre et de Jean, Lucrezia et Cornelia, dansent « à la florentine, avec sauts et entrechats » et Bianca, l'une des sœurs de Laurent, joue de l'orgue. Le soir, lors du banquet, et afin de marquer sa déférence au prince, Laurent demeure debout derrière lui. Lorsqu'il rentre au palais Médicis, deux messagers offrent à Galéas Maria un perroquet, un singe et un chat.

Le 25, Pie II fait son entrée solennelle, entouré des cardinaux d'Estouville, Calandrini, Alain, Barbo, Colonna et Borgia. Les seigneurs des petits États de Rimini, Carpi et Forli, venus à sa rencontre, portent à travers les rues sa chaise gestatoire couverte de brocart. Un genou à terre, Laurent et Galéas Maria prononcent chacun un compliment d'usage. Le 29, sur les places de Santa Croce et de Mercato Vecchio, décorées de riches tapisseries, Cosme organise des joutes et une fête masquée. Le 30, un enclos est dressé place de la Seigneurie. On introduit des chevaux, des taureaux, des buffles, des sangliers, des lions, symboles de la république de Florence, un ours et même une girafe : « Mais ces nobles bêtes, abâtardies par une longue vie de captivité, étourdies, effrayées par le tumulte et les cris de l'assistance, ne firent face qu'une fois ou deux. Le spectacle tourna au ridicule. Ce fut une déception. Les seigneurs, très vexés, suppléèrent à ce plaisir manqué par force politesses et une collation. »

Le soir du 2 mai, la ville célèbre le triomphe de l'Amour. Un défilé parcourt la via Larga toute couverte de sable fin et illuminée par des centaines de flambeaux. Laurent, monté sur un destrier et entouré de trente musiciens et d'un étendard à ses armes, précède un char traîné par deux chevaux blancs richement harnachés de brocart et de velours. Il est suivi de trompettes et d'une compagnie d'hommes à pied armés de bâtons ornés de devises. Aux quatre coins du char s'élève un campanile surmonté d'une pomme en or. De jeunes garçons, portant chacun une lanterne, forment comme « des guirlandes de feu qui semblaient embraser tout le char ». L'un d'eux, affublé d'ailes multicolores, les yeux bandés, arc et flèches en main, représente le dieu d'amour. Pour clore la fête, tous ces jeunes figurants vont rompre des lances contre un cheval de bois, tandis que l'on danse dans les rues, que l'on chante et que l'on boit du vin toscan.

Aux dépens de Pie II, Cosme fait de Galéas Maria Sforza le véritable invité d'honneur de ces cérémonies et de ces réjouissances. Avant son

départ, il lui offre d'ailleurs deux bassins, deux vases d'argent et vingt-quatre tasses, le tout d'une valeur de 1 800 ducats. Il est en fin de vie et souhaite, par ce don, consolider pour son successeur, son fils Jean, l'alliance indispensable qui unit Florence à Milan. De toutes les puissances italiennes qui se disputent la domination du pays, la sienne est la plus exposée aux ennemis. Mais il peut compter sur François Sforza. En 1460, Jean d'Anjou, ayant entrepris de s'emparer du royaume de Naples usurpé autrefois par Alphonse d'Aragon, supplie le duc de Milan de seconder ses prétentions et lui promet la main de sa fille. Sforza lui répond que sa conduite ne peut être dirigée que par le traité qu'il a signé en 1455 avec Florence et d'autres États d'Italie et qu'il n'est pas question de renoncer à sa parole engagée. Il est vrai toutefois que seul l'intérêt politique guide les amitiés, et que si cela se révèle nécessaire un allié d'aujourd'hui devient un adversaire le lendemain.

Une médaille de Michelozzo gravée vers la même époque nous représente Cosme coiffé jusqu'aux oreilles d'un bonnet semblable à celui d'un mitron, le profil sévère, les lèvres lourdes. Il est vieux et sans beauté. Il se tient de plus en plus à l'écart du monde de la banque, au bénéfice de ses fils et de ses petits-fils. Depuis quelques années, il est tourmenté par la goutte et doit se faire porter sur une litière, même pour se déplacer à travers les salles de son palais. Réduit à s'aliter après ses audiences, il est fréquemment saisi de fièvre et souffre en outre de rétention d'urine. Il va se soigner aux eaux de Petriolo ou de Carsena, auxquelles les Médicis sont fidèles.

À ses douleurs physiques se mêlent les douleurs morales. En novembre 1459, en effet, disparaît prématurément Cosimino, fils de Pierre, à l'âge de cinq ans. La même année, il unit sa petite-fille Bianca à Guglielmo Pazzi, issu d'une riche famille de banquiers. Par cette alliance, il croit réunir les intérêts des deux clans et établir entre eux une entente sans faille. Mais les Pazzi n'ont jamais dissimulé leur haine pour les Médicis et tenteront toujours de faire obstacle à leurs prétentions. Il règle le mariage de son autre petite-fille, Lucrezia, dite Nannina, avec Bernardo Rucellai, humaniste et adepte de Platon.

Le 23 septembre 1463, à l'âge de quarante-deux ans, c'est Jean qui s'éteint, à la suite d'une indigestion. Cosme ressent ce second deuil comme un coup de massue. Un jour qu'il pénètre dans la villa de Careggi, on l'entend soupirer : « Quelle grande demeure pour une si petite famille ! » Bientôt, il ne sort plus que très peu. Son fils Pierre nous dit : « Il me sembla qu'il prenait conscience de devenir de plus en plus faible, et qu'en raison de cela il ne voulait plus dans sa chambre, dès le jeudi soir, que Mona Contessina et moi. Il commença de nous

conter sa vie depuis son entrée aux choses de la cité, découvrant toutes ses opérations, traitant de ses affaires domestiques, me conseillant avec une grande prudence. Il regrettait deux choses : de n'avoir pas fait tout ce qu'il aurait dû et pu faire, de me laisser tel que j'étais et dans un état de santé si précaire en tant de souci<sup>1</sup>. » Comme son père, Pierre, depuis 1450, est en effet torturé par la goutte, ou plus exactement par une arthrite déformante, et ne quitte que rarement sa chambre.

Cosme avait voulu faire de Jean l'héritier de son œuvre, mais il doit reporter ses espérances sur son cadet. Lorsqu'il sent approcher sa fin, en juillet 1464, il sait qu'il laisse derrière lui un fils incapable de supporter pleinement le poids des affaires publiques et privées. Il craint qu'il ne soit pas en mesure de recueillir son héritage politique et qu'avec lui s'éteigne la suprématie des Médicis. Cependant, il n'est pas douteux que son petit-fils Laurent lui apparaisse comme son véritable successeur. Son père le familiarise déjà aux dessous de la politique. En 1461, une ambassade florentine conduite par l'un des cousins Médicis, Filippo, se rend à la cour de France pour féliciter Louis XI de son accession au trône. Elle revient avec un rapport dans lequel Cosme semble découvrir les desseins du roi, à savoir former avec les États italiens une ligue qui lui permettrait d'obtenir la restitution de Gênes à la couronne de France, d'installer la maison d'Anjou dans le royaume de Naples, et de diriger les affaires des Milanais. Des chroniqueurs du temps, relayés par plusieurs historiens des siècles suivants, prétendent que deux ans plus tard, en 1463, Cosme envoie alors Laurent auprès de Louis XI avec mission de percer les véritables intentions belliqueuses de celui-ci à l'égard de l'Italie. On décrit toute la pompe qui accompagne son cortège, la magnifique réception qu'on lui réserve et surtout la manière dont cet adolescent aurait triomphé de l'un des souverains les plus retors et les plus habiles que l'Europe ait connus : « Il semble, écrit Nicolas Valori, que la vigueur de son intelligence donnait un éclat égal à tout ce qui se présentait à elle. Les facultés de son esprit étaient si étendues, ses talents si variés, qu'ils avaient peine à se concilier en lui avec cette tenue de caractère que les lois de la nature humaine accordent à si peu d'individus<sup>2</sup>. »

Le matin du 25 juillet 1464, à la villa de Careggi, Cosme se confesse au prieur de San Lorenzo, entend la messe, « répondant comme s'il était en parfaite santé », récite le *Credo* puis reçoit le Saint Sacrement. Il

---

1. Cité par Angelo Fabroni, dans *Laurentii Medicis magnifici vita*, Pisis, 1784.

2. Nicolas Valori, *Vie de Laurent de Médicis, surnommé le Grand et le Père des Lettres, chef de la République de Florence*, 1761. Réédité par Kessinger Publishing, 2010.

## LES MÉDICIS

meurt le 1<sup>er</sup> août. Pendant que les Florentins défilent devant sa dépouille, un décret de la Seigneurie lui attribue le titre de « Père de la Patrie ».

Il avait désiré des funérailles intimes et dépourvues de toute pompe. Cependant, le 2 août, malgré ses ordres, une foule nombreuse de citoyens appartenant à toutes les classes accompagne le cortège funèbre d'abord à San Marco, où Cosme avait l'habitude de se retirer, puis jusqu'à l'église San Lorenzo. Pierre, sa mère Contessina, ses fils Laurent et Julien, Carlo, fils naturel du défunt, Nicodemo de Pontremoli, secrétaire du duc de Milan, tous les magistrats de la ville mènent le deuil. Nicodemo Tranchedini prononce l'oraison puis Cosme est inhumé devant le maître-autel. Sur le pavé en porphyre recouvrant le caveau, on gravera plus tard cette épitaphe : *Comus Medicis hic situs est decreto publico Pater Patriæ* (Ci-gît Cosme de Médicis, surnommé Père de la Patrie par décret de la république). Jusqu'à la fin du mois, deux cent quarante messes de requiem sont célébrées dans les diverses églises de Florence. Pierre écrit à ses fils : « Le temps est venu de prendre votre part du fardeau comme Dieu l'a ordonné et, après avoir été enfants, de décider d'être hommes. »

## IV

### LE GOUTTEUX

À l'annonce de la disparition de Cosme, Pie II déclare : « Ayant toujours vu un père en Cosme, je verrai un frère en Pierre pour lequel je ferai tout, comme si tous deux étaient nés d'un même corps. » Ce sentiment d'amitié à l'égard du nouveau chef de la maison des Médicis est partagé par le duc de Modène, le marquis de Mantoue, le doge de Venise, François Sforza. Louis XI lui confère même la faveur d'ajouter les lys de France aux armoiries de sa famille. Chacun se demande cependant si, comme son père, Pierre pourra se maintenir face à l'opposition menée par Luca Pitti. Dépourvu de l'ambition et du charisme de Cosme, fréquemment retenu au lit par son arthrite déformante, celui que l'on surnomme « le Goutteux » n'a jamais été associé aux affaires publiques, ni chargé de mission auprès des princes d'Italie et n'est que très peu familier avec la politique. À quarante-huit ans, il est déjà très affaibli par son infirmité. Il dirige l'État depuis sa chambre et c'est à ses partisans élus aux fonctions de la république qu'il doit toute son autorité.

En 1465, pour achever l'instruction diplomatique de Laurent, il l'envoie visiter les principales cours d'Italie. Âgé de seize ans, le jeune homme, accompagné de son beau-frère Guglielmo Pazzi et de son maître Gentile Becchi, est reçu partout comme s'il était le fils d'un puissant monarque. À Pise, il se lie d'amitié avec le prince Frédéric, fils du roi de Naples. À Rome, il négocie avec le nouveau pape Paul II un contrat relatif aux mines d'alun de Tolfa, récemment découvertes dans les États pontificaux, et en obtient la concession. À Ferrare, il séjourne à la cour des Este. Puis il gagne Bologne, Naples, Pistioa, Lucques, Vérone et Venise, où il rend visite au doge et fait la connaissance de Bernardo Bembo, père du futur poète Pietro Bembo : « Ce voyage, lui écrit Pierre,

est la pierre de touche de vos capacités ; montrez du bon sens, de l'habileté et un esprit d'entreprise viril pour que vous puissiez être employé dans des affaires plus grandes... Et n'hésitez pas à prendre du bon temps, sans penser à nous ; le temps viendra trop tôt où vous aurez envie de dormir comme nous. » À Milan, il représente son père au mariage d'Hypolita Sforza, fille de François Sforza, avec Alphonse de Naples. Il noue avec la jeune mariée, virtuose du latin classique, une complicité littéraire qui ne cessera de grandir. Par sa présence, il sait qu'il renforce l'alliance de Florence avec Milan. Aussi prend-il soin d'organiser une fastueuse réception au palais offert autrefois à Cosme par François Sforza et pour laquelle il a emmené toute l'argenterie des Médicis.

### *Les intrigues du Poggio*

Pierre s'est adjoint les services d'un homme avisé et rompu aux affaires, Diotisalvi Neroni, longtemps conseiller financier de Cosme, dont il avait acquis l'amitié et reçu de lui le secret du négoce. Il semble que pendant des années il lui ait dissimulé son ambition de favoriser un jour l'élévation de sa famille au détriment des Médicis. À présent que l'ancien maître de Florence n'est plus là pour contenir les prétentions d'autrui, il cherche à écarter de tout pouvoir ce vieil invalide de « Goutteux ». Or, au moment de la réorganisation de la banque Médicis, apparaît dans les livres de comptes un nombre considérable de créances accordées par Cosme et qui jusque-là n'ont pas été réglées. Neroni suggère à Pierre d'en réclamer le remboursement, et Médicis s'exécute, ce qui provoque des récriminations parmi les différentes classes de la population. Ces récriminations sont d'autant plus grandes que, depuis le temps, les débiteurs concernés avaient considéré leurs dettes éteintes. À Venise, Avignon, Bruges ou Rome, on assiste à une cascade de banqueroutes qui perturbent tout le commerce florentin. Une telle crise financière ne s'est pas vue depuis 1339. Pierre la dissipe en mettant un terme aux poursuites et en indemnisant les faillis. Mais son autorité est désormais sapée au point que ses propres amis le tiennent pour « présomptueux, ambitieux, qui, ne trouvant en lui ni l'autorité, ni la réputation, ni le sens de son père, le tiraient en arrière pour l'amener à leurs vues et ensuite s'élever ».

Son impopularité permet à Luca Pitti d'espérer ne plus être son sujet et de se voir enfin maître de la ville, lui dont le rôle a été réduit par la puissance de Cosme. Du reste, comme ce dernier l'avait prédit, s'il demeure à la tête du gouvernement, il perd chaque jour un peu plus de son crédit. Les Florentins savent que sa richesse s'effrite et qu'il la

reconstitue avec leur argent. Pour ne pas être éliminé, il choisit de former un parti, un parti de républicains dont il aura le soutien. Il le désigne sous le nom de « la Colline », *il Poggio*, par allusion à la colline de San Giorgio où s'élève l'un de ses palais. Les fidèles des Médicis, eux, s'assemblent au palais de la via Larga, situé dans la plaine de l'Arno, constituant ainsi le parti de « la Plaine », *il Piano*. Luca Pitti recrute trois hommes qui partagent les mêmes intérêts politiques et dont il fait ses lieutenants. Le premier est Dietisalvi Neroni, le conseiller de Pierre, le second est le nouveau gonfalonier, Niccolò Soderini, apparenté aux Médicis mais désireux de rétablir les « antiques libertés », et le troisième Agnolo Acciajuoli. Pendant l'exil de Cosme, ce dernier a été torturé sur ordre de Rinaldo d'Albizzi pour avoir espéré publiquement le retour prochain du proscrit. Lui aussi est apparenté aux Médicis depuis le mariage de sa sœur Laudomia avec Pierfrancesco, neveu de Cosme. Dans une lettre adressée à son fils Jacopo, il explique la raison de son ralliement au *Poggio* : il ne pardonne pas à sa famille d'avoir préféré un autre Médicis à son fils à l'archevêché de Pise. Il ajoute que « le pays tout entier veut que le gouvernement redevienne ce que l'avaient fait nos pères ».

Le *Poggio* se livre à une campagne de dénigrement contre Pierre, s'efforçant de démontrer aux Florentins que son infirmité le diminue de jour en jour et que la ville ne peut être dirigée par un malade. Il l'accuse de subvenir avec l'argent des Florentins aux besoins du duc de Milan, ce tyran qui a écrasé la république dans son duché. En agissant ainsi, déclare-t-on, Pierre poursuit une politique personnelle contraire à l'intérêt public.

Puis, le 8 mars 1466, survient la mort de François Sforza. Pierre s'empresse de reconnaître Galéas Maria comme successeur au trône de son père. L'armée de Milan étant nécessaire à Florence, il exprime sa volonté de poursuivre le versement de subsides au duché et accorde un prêt de 40 000 ducats à la veuve Bianca et à son fils. En revanche, les Milanais et bon nombre de cours étrangères réclament le retour à la république, ce qui entraînerait le déclin de l'influence florentine. Paul II, l'arbitre dans toute cette affaire, songe même à condamner les Sforza. Pierre charge alors Laurent de partir pour Rome et d'émouvoir le pape. Le jeune homme gagne le Saint-Siège à la cause des Médicis, et, le 20 mars, Galéas Maria devient duc de Milan.

À Florence, l'épisode milanais a eu le temps d'agir sur les esprits et de les échauffer davantage. Luca Pitti réunit tous ceux qui rêvent eux aussi de délivrer leur cité de ses chaînes. Il leur fait jurer solennellement de restaurer la liberté et envisage l'assassinat de Pierre et ses fils. Les trois Médicis une fois morts, on gagnerait le palais de la Seigneurie pour déposer tous les magistrats, puis on bannirait les autres Médicis.

Agnolo Acciajuoli part négocier le concours du marquis<sup>1</sup> Borso de Ferrare. Il a déjà rempli plusieurs ambassades d'importance auprès de Louis XI, des Vénitiens ou du duc de Milan. Il revient avec l'assurance d'obtenir 800 hommes de cavalerie et 2 000 fantassins conduits par Ercole d'Este et destinés à prendre possession de Florence.

Pierre est informé du complot par Niccolò Fedini, secrétaire du gonfalonier Soderini, et par Giovanni Bentivoglio, seigneur de Bologne. Il cherche immédiatement des appuis à l'étranger. Galéas Maria Sforza lui envoie des troupes sans tarder. Le 26 août, on l'avise que les forces ennemies approchent de Fiumalbo. Dans la matinée du 27, on lui annonce l'arrivée de celles du duc de Milan à Firenzuola, dans l'Apennin. Il quitte Careggi en litière, entouré d'une forte escorte et accompagné de sa femme et de ses fils. Des spadassins à la solde du *Poggio*, chargés de le surprendre et de l'assassiner, sont disposés sur le chemin qu'il doit emprunter, à hauteur de San Antonio del Vescovo. La légende veut que Laurent, averti du danger – on ne sait comment –, galope jusqu'au lieu de l'attentat pour diriger en hâte l'escorte de son père vers un itinéraire détourné. Puis il met les attaquants en fuite. En réalité, nous disent Machiavel et Guicciardini, « la bonne fortune de Pierre et de sa maison voulut qu'il ne revînt pas par le chemin habituel et qu'il prît un autre chemin<sup>2</sup> ».

Arrivé à Florence, Pierre fait fermer la porte San Gallo, convoque la Seigneurie et lui révèle l'existence de la conjuration. Le gouvernement, sincèrement ignorant des faits, donne l'ordre à Borso d'Este de licencier ses troupes. La conspiration a échoué. Ses principaux protagonistes s'enfuient. Acciajuoli, Soderini et Neroni prennent le chemin de Venise. Ceux qui n'ont pu franchir à temps les portes de Florence sont soumis à la torture ou exécutés sans jugement. On organise une procession pour rendre grâce à Dieu d'avoir épargné la ville d'un coup d'État. La foule arrête plusieurs suspects, qu'elle livre à la justice, et la justice au bourreau. Le 14 septembre, pendant la messe à San Lorenzo, les Huit de la garde en appréhenderont d'autres.

Luca Pitti, fatigué de lutter vainement depuis plus de dix ans, abandonne le *Poggio* pour se jeter dans le clan des Médicis, prêt à accepter n'importe quelle paix, même peu avantageuse. Si Pierre lui accorde son pardon, Laurent montre moins de mansuétude à son égard. Il lui fait payer chèrement son opposition en s'attachant à le discréditer auprès de la population. Il interdit même aux citoyens et à ses proches de le saluer dans la rue sous peine de châtement. Il parvient si bien à le ruiner qu'il

1. Ferrare n'est érigé en duché qu'en avril 1471.

2. Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, Robert Laffont, 1999.

ne pourra jamais achever la construction du palais qui porte aujourd'hui son nom et dont les Médicis, plus tard, se rendront propriétaires. Les membres de sa famille sont tous dépouillés de leurs biens et de leurs dignités : « Sa maison, écrit Machiavel, jusqu'alors remplie d'un grand concours d'amis, demeurait déserte. Ceux qui lui avaient fait de beaux présents les réclamaient comme si cela avait été des prêts. Il fut accusé de noirceur et d'ingratitude par ceux qui l'avaient porté aux nues. »

Le 1<sup>er</sup> septembre, on tire au sort le nom du nouveau gonfalonier. Celui de Roberto Lioni, dévoué aux Médicis, sort des bourses, non sans éveiller des soupçons de fraude. Lioni fait aussitôt garnir Florence de soldats, impose une balie qui remplace le tirage au sort par des élections, et pourvoit de médicéens tous les postes de magistrats. Le 11, les conjurés en fuite sont condamnés par contumace à une relégation de vingt ans « pour avoir voulu introduire des gens armés et agir contre la liberté ». Acciajuoli et ses fils sont exilés en Pouilles, Soderini en Provence, et Neroni et les siens en Sicile.

Guicciardini loue la « facile et clémente nature » de Pierre, « toute tournée au bien, qui ne punissait pas plus que ne l'exigeait la nécessité, et plus encore qu'il n'eût voulu ». Le 15, Pierre décide subitement de mettre un terme aux représailles et même au bannissement d'une partie des anciens comme des nouveaux proscrits. Nicodemo Tranchedini, ambassadeur de Galéas Maria à Florence, écrit le même jour à son maître que c'est « le meilleur moyen qu'il eût trouvé de couper les ongles à quelques-uns de ces animaux qui ne peuvent ou savent vivre que de brigandage. Je crois que c'est vouloir l'impossible ; car jamais on n'a vu un état populaire où les forts n'aient pas voulu se grandir aux dépens des faibles ; mais enfin Pierre voudrait les réduire à lécher au lieu de mordre ».

De Sienne, avant de gagner Venise, Acciajuoli profite de l'humeur clémente de Pierre pour lui rappeler les bons services rendus autrefois à Florence lorsqu'il était envoyé en ambassade : « Il y va de l'honneur des Médicis, ajoute-t-il, de me rétablir dans mon état. » Pierre lui répond qu'il pardonnerait bien mais que la république, « qui a pleine et libre puissance sur nous, ne le peut, et, pour l'exemple, ne le doit ». De son côté, Dietisalvi Neroni, dans l'espoir lui aussi d'un retour en grâce, promet d'informer Pierre de chaque mouvement des exilés et dit qu'il « serait heureux de l'aider à maintenir l'État sous sa domination ». Médicis reste inébranlable.

À Venise, Acciajuoli, Soderini et, du coup, Neroni aussi, reprennent les armes. Ils se joignent aux survivants de la grande épuration de 1434 et, à l'instar de Rinaldo d'Albizzi près de trente ans plus tôt, dressent quelques-uns des autres États italiens contre Florence. À leur appel

répondent le prince de Pesaro, les seigneurs de Forli, de Faenza, de Mirandole, et le marquis de Ferrare, qui leur envoie son demi-frère Ercole d'Este. Ils décident Venise à prendre la tête de leur coalition. Le soutien de la sérénissime république leur est d'un grand secours car elle dispose de l'armée la mieux équipée d'Italie, conduite par Bartolemeo Colleoni, le plus grand mercenaire et capitaine d'Europe depuis la mort de François Sforza.

Lorsque Florence est instruite de l'entreprise militaire de Venise, elle lève des troupes en hâte, fait appel au roi de Naples, au prince Bentivoglio de Bologne et à Galéas Maria Sforza, qui lui fournissent des régiments. Pierre fait partir sa femme Lucrezia à Rome pour informer le pape du danger qui menace la république. Des milices romaines viennent ainsi grossir les forces réunies et placées sous le commandement du condottiere Federico da Montefeltro.

Les deux armées se rencontrent une première fois en juin devant Castrocaro, place forte située au sud de Forli. Les Florentins mettent l'ennemi en déroute. Puis le 25 juillet 1467, c'est la bataille de la Mollinella, restée surtout célèbre dans l'histoire parce que de nouvelles armes à feu, les fameuses « espingardes », y sont utilisées. Seule la nuit vient interrompre un combat de huit heures qui ne profite à aucun des camps.

Venise et Florence conçoivent bientôt que si cette courte campagne est peu meurtrière elle devient vite ruineuse. De plus, les exilés, qui ont engagé des fonds dans la guerre, commencent à être à court d'argent et ne sont plus d'aucune utilité. Il convient donc de négocier pour rétablir la paix. Aucune des deux puissances ne voulant faire le premier pas, on décide de s'en remettre à la médiation de Paul II et de Borso d'Este. Le 2 février 1468, le pape publie un traité sous forme de sentence pontificale menaçant d'excommunication quiconque ne s'y soumettrait pas. Le 8 mai, la paix est acceptée par tous. Entre-temps, Pierre a acheté pour 37 000 florins d'or à Luigi de Campofregoso la forteresse de Sarzanella et la ville de Sarzana, qui commande l'accès de Milan à Lucques. Il a acquis également la place forte de Castelnuovo de Lunigiana, située sur la route de Gênes et de la vallée du Taro, consolidant ainsi la défense de Florence.

Au lendemain de ces hostilités sans conséquences pour l'autorité des Médicis, Pierre renforce son alliance avec le duc de Milan et, réconciliant ses partisans un instant divisés, les oblige à se déclarer publiquement en sa faveur. Il se charge d'accoutumer les Florentins à mépriser les exilés, à leur décrire les exactions auxquelles l'armée qu'ils ont soulevée s'est livrée en Toscane sur leurs maisons et leurs terres. Les anciens conjurés sont d'ailleurs abandonnés de tous et condamnés à poursuivre une vie misérable. Acciajuoli se réfugie à Ferrare. Neroni et Soderini

se retirent à Ravenne. Borso d'Este pourvoit aux besoins du premier ; les seconds vivent d'une petite rente versée par les Vénitiens.

Pierre s'occupe de châtier les rebelles qui s'avisent de s'aboucher avec les autres exilés. Accusé de vouloir leur livrer Pescia, un certain Orlandi est décapité. Quinze citoyens tentés de leur ouvrir les portes de Castiglionchio, sur le territoire de Marradi, périssent également sur l'échafaud. Pierre suppose des complots partout, condamne, exécute, confisque, ruine : « Persécuter sans relâche, sans scrupules, sous toutes les formes, à tous les degrés, est un des principes fondamentaux de la politique pour les Médicis<sup>1</sup>. » Il semble toutefois que Pierre ne soit pas responsable de toutes les mesures de rigueur prises contre les suspects. Cloué sur son lit par la goutte, ne pouvant veiller sur tous les agissements de ses partisans, il ne peut avoir de contrôle sur les exactions qu'ils commettent à son insu. Dans un sursaut d'autorité, s'il faut en croire Machiavel, il les convoque un jour à la villa Careggi pour leur reprocher vertement leur conduite : « Il ne vous suffit pas d'avoir divisé entre vous les biens de vos ennemis, il ne vous suffit pas de faire porter aux autres toutes les charges publiques, de profiter de toutes les magistratures de l'État pour accabler vos ennemis, mais vous dépouillez encore le voisin de son bien, vous vendez la justice, vous répudiez les jugements civils, vous opprimez le pacifique et vous élevez l'insolent. Je doute qu'il existe dans toute l'Italie une cité où l'on trouverait autant d'exemples de violences et d'avarice que dans la nôtre ! La patrie nous a-t-elle fait don de la vie pour que nous la lui ôtions ? Nous a-t-elle accordé la victoire pour que nous la détruisions ? Nous honore-t-elle pour que nous la vitupérions ? Je vous assure, au nom de l'honneur des honnêtes gens, que si vous continuez à vous comporter de façon à ce que je regrette d'avoir vaincu, je me comporterai, moi, de manière à ce que vous regrettiez d'avoir abusé de la victoire<sup>2</sup>. »

### *Lucrezia Tornabuoni*

On cite souvent ce concours de poèmes que Pierre ouvre en 1441. Leon Battista Alberti, qui le seconde dans l'organisation, engage des ecclésiastiques pour se prononcer sur le mérite des concurrents. Le prix réservé au vainqueur est une couronne de laurier en argent. Les jurés trouvent là l'occasion d'enrichir une des églises de Florence. Par conséquent,

---

1. *Croniche di Giovanni di Iacopo e di Lionardo di Lorenzo Morelli*, Ulan Press, 2011.

2. Machiavel, *Histoire de Florence*, Kessinger Publishing, 2009.

à la fin des auditions, ils déclarent que tous les poèmes étant d'égale valeur il leur est impossible de se décider. Et, sans donner d'explications, ils adjugent la couronne à Santa Maria del Fiore.

Connaisseur averti en matière d'art, Pierre poursuit l'œuvre de son père en devenant lui aussi le mécène de Florence. Il accorde sa protection à Marsile Ficin. Le philosophe déclare que « l'Académie n'a pas de refuge plus sûr que la prudence et la piété de son maître ». Pierre fait imprimer les cinq volumes de sa traduction de Platon et fonde une chaire pour lui. Il protège également Cristoforo Landino, dont les élégies rendent souvent hommage à ses vertus. Il est intimement lié à Filippo Lippi et à l'écrivain Donato Acciajuoli, parent du conspirateur. Francesco Ottavio Cleofilo lui consacre sa *canzonere*, *Libellus de cœtu poetarum*, dans lequel il n'hésite pas à le présenter comme « plus zélé pour les intérêts des lettres, et plus rempli d'affection pour les savants que Cosme lui-même ». Antonio Geraldini lui dédie deux pièces saphiques, Leon Battista Alberti ses *Avvertimenti matrimoniali*, et Benedetto Accolti, son *Histoire des guerres entre les chrétiens et les Infidèles*, dont le Tasse, au siècle suivant, s'inspirera pour écrire *Jérusalem délivrée*. L'architecte et sculpteur Filarete lui dédicace une copie de son traité d'architecture. Il le décrit comme étant un vrai collectionneur d'objets d'art et un fin connaisseur : « Un jour, écrit-il, il contemple ses bijoux et les pierres fines qu'il a en quantité merveilleuse et de grand prix, celles qui sont taillées de diverses façons, et celles qui ne le sont pas, et prend tant de plaisir et divertissement à regarder et à comparer leurs vertus et leur prix. Et un autre jour ce sont les vases d'or et d'argent et de diverses matières, qui sont nombreux, qu'il se plaît à louer pour leur valeur et pour la maestria de leurs fabricants. Et puis un autre jour encore, d'autres choses superbes venues de divers endroits et lieux du monde, et diverses armures étranges d'attaque ou de défense<sup>1</sup>. »

Pierre a une prédilection pour l'architecture et la peinture. Il confie à Michelozzo l'exécution du Tabernacle du Crucifix de San Miniato, la construction du temple de marbre de la Santissima Annunziata et la réalisation de son cabinet de travail, à laquelle s'associe Luca Della Robbia. Il commande à Domenico Veneziano le retable du couvent de San Marco, qui sera finalement l'œuvre de Fra Angelico. En 1465, sur sa demande, Antonio del Pollaiuolo peint pour la *sala grande* du palais Médicis trois grands tableaux représentant les *Travaux d'Hercule*. Quant au *Cortège des Mages*, Cosme lui en avait laissé l'entière direction. Il entretient une correspondance soutenue avec Benozzo Gozzoli, qui lui

1. Antonio Averlino, dit il Filarete, *Trattato di architettura* (Traité d'architecture), Il Polifilo, Milan, 1972.

écrit le 25 septembre 1461 : « La semaine prochaine, la fresque sera finie. Quelqu'un est venu me voir et il a avec lui 1 500 morceaux d'or fin génois qui coûte à peine plus que la moitié du nôtre. Je crois l'affaire excellente. De plus, j'ai eu des jésuites deux onces de bleu, de celui à trois florins l'once<sup>1</sup>. »

Pierre commande également, à Mino da Fiesole, son buste et celui de sa femme Lucrezia Tornabuoni, déjà immortalisée par le pinceau de Botticelli. Il aime tendrement Lucrezia. Dévouée à son mari, elle s'acquitte toujours avec honneur des quelques missions diplomatiques dont il la charge mais son rôle politique demeure cependant restreint. En revanche, les seigneurs et les princes étrangers sollicitent de sa bienveillance les faveurs les plus variées. Un certain Francesco di Ser Antonio la prie de prendre sous sa protection un jeune Allemand condamné pour bigamie. L'année suivante, il la remercie d'avoir constitué une dot de vingt-cinq florins à une pauvre demoiselle de Bibbiena. Réfugiée à Rome depuis l'invasion ottomane de 1463, la reine de Bosnie Katarina Kosackotromanac la supplie d'intervenir auprès de la filiale romaine de la banque Médicis afin que le secours accordé par le pape lui soit versé en argent liquide plutôt qu'en marchandises « dont elle ne savait que faire ». En 1465, une délégation de Galeata, ville sujette de Florence, obtient par son entremise la clémence de Pierre pour un prêtre accusé d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. On sait aussi que de lointains et vagues cousins Médicis se sont toujours rapprochés d'elle dans l'espoir de rentrer dans les bonnes grâces de son époux.

Elle accorde une protection fidèle à divers poètes. Tout comme son beau-père Cosme ne se souciait pas des mœurs dissolues de Filippo Lippi, elle ferme les yeux sur leurs vices ou leurs croyances pourvu qu'ils aient du talent. Elle commande à Luigi Pulci, bien connu pour son manque de vertus chrétiennes, son *Morgante*, parodie burlesque de chanson de geste de plus de 30 000 vers dans laquelle apparaissent çà et là des attaques contre le catholicisme. À côté de Pulci, le sage Matteo Franco partage ses faveurs. Elle-même est renommée pour son œuvre poétique. Elle soumet ses vers, de caractère presque exclusivement religieux, à Ange Politien, autre protégé des Médicis et ami intime de Laurent. Sa passion pour les lettres lui vient de sa grande culture : « Vous avez beaucoup lu, lui écrit Gentile Becchi, votre bureau est plein de livres, vous avez entendu commenter les épîtres de saint Paul, vous avez, pendant toute votre vie, fréquenté des hommes de valeur : vous avez donc bien le droit de recommander un docteur et c'est même une honte

1. Cité par Cristina Acidini Luchinat dans *La Chapelle des Mages : Benozzo Gozzoli*, Gallimard, 1994.

que l'on ne vous ait pas chargée de choisir tous les professeurs de ce Studio. »

Les laudes dont elle est l'auteur illustrent les épisodes essentiels de la vie du Christ et cinq de ses longs poèmes ceux de saint Jean-Baptiste, de Judith, d'Esther, de Suzanne et de Tobie. Ses hymnes religieux témoignent de la foi fervente dans laquelle elle élève ses fils. Elle a une grande influence sur Laurent en particulier et lui transmet ce goût pour la poésie qui le portera plus tard à contribuer à sa restauration. Le jeune homme écrit ses premiers vers à l'âge de quatorze ans. À seize ans, il compose un sonnet mythologique que Luigi Pulci juge d'une grande maturité. En 1465, sur la demande de Frédéric de Naples, il offre à celui-ci un manuscrit où prennent place des poésies de Guittone d'Arezzo, de Guido Guinicello, de Bonagiunta Orbicciani et de Guido Cavalcanti. Il y adjoint quelques-uns de ses *canzoni* : « À la fin de ce livre, précise-t-il au prince, j'ai cru devoir insérer plusieurs sonnets et *canzoni* de ma composition, espérant qu'ils pourraient vous faire quelque plaisir. Je me flatte du moins qu'en les lisant vous vous rappellerez la fidélité et l'attachement de leur auteur. » Dans une lettre datée d'avril 1466, Braccio Martelli cite un passage de l'une de ses sextines, tandis qu'Antonio Squarcialupi demande à Guillaume Dufay, le compositeur le plus célèbre de son temps, de mettre en musique sa ballade, *Amor, c'hai visto ciascun mio pensiero* (Amour, tu as vu toutes mes pensées).

Les études de Laurent, loin d'être fastidieuses, consistent en d'agréables débats philosophiques organisés à l'ombre des arbres des villas toscanes avec son maître Cristoforo Landino. Dans les *Disputationes Camaldulenses*, ce dernier évoque les conversations platoniciennes qu'il échange en 1468 avec son célèbre disciple lors d'une villégiature à l'ermitage des Camaldules du Casentin. Au pied d'un hêtre centenaire, après la messe du dimanche, se réunissent autour des deux protagonistes Piero et Donato Acciajuoli, Leon Battista Alberti, Marsile Ficin, Pietro Alamanni et Julien de Médicis, qui se contente d'écouter. On apprend entre autres à la fin du livre I de ces « Dialogues » que Laurent et Alberti s'entretiennent de la vie active et de la vie contemplative : « Laurent démontra qu'elles ne devaient pas s'exclure et qu'il fallait allier aux salutaires méditations qu'inspire la solitude l'accomplissement des devoirs imposés par la société. »

Au palais, Laurent sert de répétiteur à son frère et lui fait apprendre des poèmes par cœur. Politien assure que Julien, non seulement possède un goût très vif pour les beaux-arts, mais encore se montre lui aussi très habile dans l'art de versifier. Aucune de ses œuvres ne nous est toutefois parvenue, et les preuves de sa passion pour la peinture et la sculpture font défaut. On sait cependant qu'il a des connaissances très

étendues, notamment en lettres latines, et qu'en amoureux des livres il s'est constitué une bibliothèque privée. Il appartient à une confrérie de jeunes gens qui se réunit le soir pour se recueillir et deviser philosophie sous le buste de Platon : « Il savait émouvoir jusqu'aux larmes par la chaleur de son éloquence », témoigne Marsile Ficin.

« *Je pris pour femme Clarice Orsini* »

Pour engourdir le peuple et le distraire des intrigues, Pierre alterne les réjouissances populaires avec les arrêts de bannissement et les exécutions, même si son infirmité l'empêche d'y paraître. D'ailleurs, le peuple ne le connaît quasiment pas et nombreux de ses proches collaborateurs politiques ne s'entretiennent jamais directement avec lui. Le 7 février 1469, à Santa Croce, a lieu un tournoi qu'il faut regarder comme étant organisé à des fins de propagande. Non seulement il doit exalter la victoire de Florence sur Venise, mais Laurent y est clairement présenté à ses concitoyens comme étant le successeur de Pierre. Afin de montrer au peuple florentin que l'amitié des princes étrangers ne fait pas défaut aux Médicis, Ferrante d'Aragon, roi de Naples, a fourni à Laurent son cheval de parade, Borso d'Este celui avec lequel il s'apprête à jouter, et le duc de Milan son armure ciselée et gravée. Lui-même a dépensé 10 000 ducats pour son costume et les caparaçons de velours et de brocart d'or. Sur son écusson portant la devise française qu'il a désormais adoptée, *Le Temps revient*, un tourteau d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or surmonte pour la première fois les besants des Médicis. Manière évidente de rappeler les liens qui unissent le roi de France à la république.

Dans sa *Giostra di Lorenzo de' Medici*<sup>1</sup>, le long poème auquel nous devons les détails de ce tournoi, Luigi Pulci écrit que « jamais il n'y eut à Florence semblable plaisir. Et, dans le ciel, Mars s'en réjouissait avec Jupiter ». Laurent combat et renverse de sa lance les plus réputés des jouteurs : son parent Braccio de Médicis, Benedetto Salutati et Carlo da Forme : « Bien que peu fourni d'années et de bons coups, écrit-il dans ses *Ricordi*, me fut le premier prix adjugé, c'est-à-dire un petit casque orné d'argent, avec un Mars en guise de cimier. » Lorsqu'il s'avance pour recevoir son prix, il est accompagné de douze adolescents qui chevauchent derrière lui : « Le ciel, dit encore Pulci, semble se mirer dans la soie qui les revêt, soie changeante, soie parfilée de roses fraîches sur la branche, et d'autres roses effeuillées. »

1. Joute de Laurent de Médicis.

Laurent est alors très épris d'une jeune femme<sup>1</sup> du nom de Lucrezia Donati, rencontrée lors d'un tournoi organisé pour les noces de l'humaniste Braccio Martelli. Mariée à Niccolò Ardinghelli, elle appartient à l'une des plus anciennes familles de Florence, étroitement associée à celle des Médicis. Le jour du tournoi, Laurent porte les couleurs des Donati, et sur son étendard, peint par Andrea del Verrocchio, on remarque un visage qui semble être celui de Lucrezia.

Pierre ne veut cependant pas marier son fils à Lucrezia Donati. Il lui cherche une épouse hors de Florence, l'une de ces femmes dont l'union lui assurerait l'élévation sociale. Car les Médicis sont puissants mais ne sont que des bourgeois. Ils ne sont pas encore alliés à des familles royales mais il ne convient plus qu'un maître ou futur maître de Florence devienne le mari de l'une de ses sujettes. Pierre porte son choix sur Clarice Orsini, fille de Jacopo Orsini de Monterotondo, issu d'une famille romaine rivale de celle des célèbres Colonna. Les Orsini sont propriétaires de nombreux châteaux forts dans le royaume de Naples et d'immenses fiefs dans les États pontificaux. Très influente au Vatican, leur dynastie peut se vanter d'avoir fourni deux papes à la chrétienté<sup>2</sup>. D'autres Orsini sont ou ont été cardinaux, archevêques, protonotaires. Leur alliance et leurs services pourront se révéler précieux lorsqu'il s'agira de solliciter un chapeau de cardinal pour Julien, Pierre destinant son second fils à l'Église.

Son père tient Laurent à l'écart des tractations : « Je pris pour femme Clarice Orsini, note le jeune homme, ou plutôt on me la donna. » À Rome, avec son frère Giovanni, sa mère assiste en revanche aux négociations matrimoniales. Elle dresse à plusieurs reprises le portrait de Clarice au futur époux : « Elle est âgée de quinze ou seize ans, écrit ainsi Lucrezia Tornabuoni, et quand je l'ai rencontrée pour la première fois elle était habillée à la mode romaine avec un mouchoir sur la tête et elle me parut très belle dans ce costume, grande et de teint clair ; mais comme elle était voilée, je n'ai pu la voir à loisir. » « Elle n'est pas blonde, dit-elle un autre jour, car personne ne l'est ici, et ses cheveux épais ont une teinte rougeâtre. Son visage est rond, mais il ne me déplaît pas. Le cou est beau, mais plutôt mince, ou à vrai dire d'un modelé délicat. Elle ne porte pas sa tête avec autant de fierté que nos filles, mais un peu penchée en avant, ce que j'attribue à la timidité qui semble faire le fond de son caractère. Dans l'ensemble, cette jeune fille me paraît supérieure au type courant, mais elle ne peut pas être comparée à Maria,

---

1. Sa date de naissance est très incertaine.

2. Célestin III (de 1191 à 1198) et Nicolas III (de 1277 à 1280). Vincenzo Maria Orsini sera également pape, sous le nom de Benoît XIII, de 1724 à 1730.

Bianca et Lucrezia [les sœurs de Laurent]. Elle est d'une grande modestie, de telle sorte qu'il sera facile de lui enseigner nos manières. »

En décembre 1468, Laurent est en pleins préparatifs du tournoi que nous avons évoqué et ne peut se rendre à Rome pour épouser Clarice. Le mariage est célébré par procuration par l'archevêque de Pise, Filippo de Médicis, qui enfile l'anneau au doigt de la jeune Orsini. Laurent écrit à son oncle Francesco Tornabuoni pour lui demander comment se porte sa femme : « Je vois Madame Clarice tous les jours, répond son parent le 4 janvier 1469. C'est comme si elle m'avait enchanté : ses attraits augmentent de jour en jour. Elle est belle, elle a les plus douces manières et une admirable intelligence. Il y a huit jours, elle a commencé à apprendre à danser. Chaque jour elle apprend une nouvelle danse. Elle craint de vous importuner en vous écrivant car elle vous sait extrêmement occupé avec les préparatifs du tournoi. Du moins, puisque vous ne pouvez lui rendre visite, écrivez-lui souvent. En vérité, vous avez la femme la plus parfaite d'Italie. »

Le 4 juin 1469 ont lieu les noces officielles. En compagnie de Pierfrancesco de Médicis et de ses beaux-frères, Julien est allé chercher la future épouse à Rome. Par contrat signé le 27 novembre précédent, les Orsini ont doté leur fille de 6 000 écus romains. Pour la première fois, un Médicis s'unit à une femme n'appartenant pas à la bourgeoisie. La noblesse de Florence s'en indigne, voyant un signe de mépris de la part de Pierre à l'égard des familles de la ville. Les maisons qui environnent le palais de la via Larga sont parées de draps et de tapisseries aux couleurs des Médicis et des Orsini. De grands baldaquins ornés de guirlandes de roses sont dressés dans les rues. Pendant deux jours, les villes et comtés de Toscane viennent faire leurs offrandes aux époux. Cent cinquante génisses, quatre mille poulets, chapons et oisons, autant de bouteilles de vins du pays et de l'étranger et plus de deux mille kilos de gâteaux ont été commandés pour les cinq banquets nuptiaux qui, du dimanche au mardi, réunissent plus de cinq cents invités sous les loggias et dans les jardins du palais. Des fontaines de vin et des buffets ont été disposés sur les places publiques pour le peuple. Cavalcades, concerts, cortèges, joutes se succèdent dans les rues pavoisées. Pendant les festivités, Clarice paraît à la messe à l'église San Lorenzo, tenant à la main un cadeau que l'on dit être de Gentile Becchi, « un livre d'heures de Notre-Dame, merveilleux, écrit en lettres d'or sur azur d'outremer, couvert de cristal et d'argent ouvré ». Laurent lui a offert un plat d'argent et pas moins de cinquante bagues estimées à soixante ducats chacune.

En juillet, Laurent est à Milan à la requête de Galéas Maria Sforza, dont il tient le premier enfant, Jean Galéas, sur les fonts baptismaux : « J'y fus fort honoré, dit-il, et plus que pas un autre qui y fût pour la

même circonstance, bien qu'il y eût là des gens bien plus dignes que moi. » Il offre à la duchesse Bonne de Savoie, belle-sœur de Louis XI, un collier d'or et un diamant d'une valeur de 3 000 ducats, « d'où s'est ensuivi que le susdit seigneur a voulu me voir baptiser tous ses autres enfants ». Le 22, il écrit à Clarice : « Je suis arrivé ici sans accident et en bonne santé, ce qui, je crois, te fera plus de plaisir que toute autre chose : au moins j'en juge ainsi par le désir que j'ai de me retrouver auprès de toi. Fais société le plus qu'il te sera possible avec mon père et mes sœurs. Je ferai toute la diligence imaginable pour revenir bientôt ; car il me semble qu'il doit se passer des siècles avant que je te revoie. Prie Dieu pour moi. Si tu désires quelque chose d'ici, écris-moi à temps. »

En dépit de ses souffrances, Pierre a assisté au mariage de son fils. Le 1<sup>er</sup> décembre suivant, Laurent annonce la mort prochaine de son père à Galéas Maria Sforza. Il achève sa lettre ainsi : « Vous qui, par le passé, avez toujours soutenu notre état et notre grandeur, veuillez, dans le présent, me prendre sous votre protection pour mon salut. » Pierre meurt le lendemain, âgé de cinquante-trois ans, « fort navré de gouttes ». Ses funérailles sont dépourvues d'apparat. Scipione Ammirato prétend que l'on veut ainsi éviter « que le déploiement d'un convoi magnifique ne provoquât des manifestations où le nom des Médicis n'eût pas été exclusivement honoré<sup>1</sup> ». Laurent et Julien commanderont à Andrea del Verrocchio un tombeau de porphyre afin d'y déposer la dépouille mortelle de leur père.

\*  
\* \*

LOUIS XI CONCÈDE AUX MÉDICIS  
LE PRIVILÈGE DE FLEURDELISER LEURS ARMES  
mai 1465

« Loys, par la grâce de Dieu roi de France.

« Savoir faisons à tous, présens et advenir, que Nous, ayant en mémoire la grande, louable et recommandable renommée que feu Cosme

---

1. Scipione Ammirato, *Istorie fiorentine*, Marchini e Becherini, Firenze, 1825-1827.

## LE GOUTTEUX

de Medici a eue en son vivant en tous ses faicts et affaires, lesquels il a conduitz en si bonne vertu et prudence, que ses enfans et autres ses parens et amis en doivent estre recommandés et eslevez en tout honneur ; pour ces causes, et en obtempérant à la supplication et requeste qui nous a esté faite de la part de nostre ami et féal conseiller Pierre de Medici, fils dudit Cosme de Medici, avons, de notre certaine science, grace especial, pleine puissance et auctorité royale, octroyé, et octroyons par les présentes, que ledit Pierre de Medici et ses heires et successeurs, nez et à naistre en loyal mariage, puissent doresnavant à tousjours perpétuellement avoir et porter en leurs armes trois fleurs de lys en la forme et manière qu'elles sont icy portraictes. Et icelles armes leur avons données et donnons par ces dites présentes, pour en user par tous les lieux et entre toutes les personnes que bon leur semblera, et tant en temps de paix qu'en temps de guerre, sans que aucun empeschement leur puisse estre mis ou donné ores pour les temps advenir, en quelque manière que ce faire : au contraire, et afin que ce soit chose ferme et stable à tousjours, nous avons fait mettre notre scel aux deux présentes, sauf en autres choses nostre droit, et l'autrui en toutes.

« Donné à Montluçon, du moys de may, l'an de grâce 1465, et de nostre règne le quatriesme. »

## V

### LA CONJURATION DES PAZZI

Les deux fils de Pierre sont jugés trop jeunes pour gouverner Florence. On propose alors Tommaso Soderini, leur oncle par son mariage avec Dianora Tornabuoni, sœur de Lucrezia. Il a déjà occupé les plus hautes charges et sa réputation est immense dans la ville comme à l'étranger. Les Florentins l'apprécient plus particulièrement pour avoir condamné le complot où s'est autrefois engagé son frère Niccolò, à présent en exil. Mais même pour un temps il ne veut pas prendre les rênes du pouvoir, considérant que ce devoir incombe seul aux Médicis. Cependant, ces derniers ne succédant pas à Pierre en vertu d'un droit héréditaire, ils ne peuvent occuper sa place que s'ils y sont appelés par le vœu des citoyens. Par conséquent, le 4 décembre 1469, Soderini convoque au couvent de San Antonio les représentants des premières familles de Florence et leur demande d'accepter Laurent et Julien comme les nouveaux chefs de la cité. Laurent achève de les convaincre et leur fait jurer de les reconnaître, lui et son frère, comme leurs maîtres : « Malgré sa jeunesse, écrit Machiavel, il s'exprima avec tant de gravité et de modestie qu'il fit dès lors connaître ce qu'il devait être un jour. »

#### *Le soulèvement de Prato et le sac de Volterra*

À la mort de son père, Julien a seize ans, soit quatre ans de moins que Laurent. Le « prince de la jeunesse », comme le surnomment ses proches, est déjà un chasseur et un cavalier émérite, un grand amateur de joutes doué d'une force et d'une beauté qui font l'admiration des jeunes femmes. Son charisme et sa popularité laissent présager qu'il

jouira d'une forte autorité dans les affaires de l'État et qu'il gouvernera Florence à égalité avec Laurent, d'autant que les deux frères ont l'un pour l'autre une réelle affection. En fait, son rôle politique demeurera modeste et se limitera à quelques ambassades de peu d'envergure. Laurent va rapidement devenir le seul maître de Florence. Il n'ignore pas que pour exercer à son âge il lui faut disposer des conseillers les plus fiables. Est-ce afin d'utiliser à sa guise les deux jeunes gens que Soderini a refusé la direction du pouvoir ? Laurent est conscient qu'un tel dévouement ne peut être qu'accompagné de fortes ambitions et il éliminera peu à peu son oncle de son entourage. On ne verra guère Soderini au premier plan que deux fois en vingt ans. En 1478, Laurent le chargera d'obtenir des secours militaires auprès de Venise, et, l'année suivante, lui confiera les soins de Florence et de l'État lorsqu'il partira négocier la paix avec le roi de Naples.

Dès les premiers jours, Laurent prend soin de s'adjoindre les services de fidèles médecins : Giovanni Canigiani, Matteo Palmieri, Antonio Pucci, Paolo Minerbetti, Ridolfo Pandolfini, Bernardo Bonhieronimo, l'ancien gonfalonier Roberto Lioni, son confident Braccio Martelli, Luigi Guicciardini et Antonio Ridolfi, tous des hommes recommandables pour leur talent politique et capables de surveiller habilement le bon déroulement des élections et des tirages au sort. Il estime « qu'écouter beaucoup de conseils et en tenir compte, c'était avoir en plus de sa cervelle celle des autres ». Il confirme dans ses fonctions de chancelier de la république Bartolomeo Scala, nommé en 1464 par son père et grâce auquel le parti Médicis est omniprésent dans les instances les plus hautes de l'État. En ce début de nouveau gouvernement, il est nécessaire de s'assurer la protection des principaux alliés des Médicis, autrement dit de Naples et de Milan. Fin décembre, Guicciardini obtient de Galéas Maria Sforza la mise à disposition de troupes milanaises stationnées à Parme, tandis qu'Antonio Ridolfi envoie une ambassade à Naples, auprès du roi Ferrante, qui promet de ne pas conclure de ligue dans laquelle Florence ne serait pas incluse.

« Je ne permettrai pas, déclare Laurent, qu'on me pose le pied sur la gorge. » Ou encore : « Je ne veux pas perdre l'État comme mon père avait été près de le faire en 1466. » Cette détermination arrogante explique peut-être en partie l'échec des séditieux de Prato et de Volterra. Les exilés de Florence ne désarment en effet toujours pas. Devant la jeunesse et l'inexpérience de Laurent et Julien, Bernardo Nardi, fils d'un gonfalonier banni en 1466, pense pouvoir tout se permettre. En 1470, il s'ouvre à Diotalvi Neroni de son projet de s'emparer de Prato, ville sujette de la république, et veut s'assurer du soutien de Bologne et de Ferrare au cas il parviendrait à tenir la place. L'ancien conseiller des

Médicis hésite d'abord puis instruit Borso d'Este de la conjuration qui se trame. Le marquis de Ferrare offre son appui. Nardi s'attache alors une petite foule de paysans de Pistoia et s'entend avec ses partisans pour pénétrer dans Prato nuitamment. À l'aube du 6 avril, les conjurés sont en possession de la citadelle et du palais du podestat Cesare Petrucci. Ils se répandent dans les rues aux cris de « Vive la liberté ! », conduisent Petrucci sur son balcon et le somment de demander aux citoyens de leur obéir. Mais entre-temps, Giorgio Ginori, chevalier de Rhodes, a pu rassembler des hommes en armes. Il donne l'assaut aux factieux et fait soixante prisonniers, dont Bernardo Nardi. Le 7 avril, à Florence, celui-ci et vingt-cinq de ses complices sont condamnés à être décapités ou pendus. À ses juges, Nardi déclare s'être lancé dans cette entreprise inconsidérée parce que son souhait était de mourir à Florence plutôt qu'en exil, comme un misérable et dans le déshonneur.

L'affaire de Volterra et ses conséquences marqueront plus sensiblement les esprits et conduiront les ennemis de Laurent à la lui reprocher jusqu'à l'heure de sa mort. En 1472, lorsque cette ville voisine de Florence entend exploiter à son compte des gisements d'alun qu'elle a récemment découverts dans la région, Laurent se prépare à défendre les intérêts de sa banque, qui s'appuie en partie sur le commerce de l'alun. Les Médicis étant propriétaires de toutes les autres mines toscanes, il juge naturel que celles-ci lui reviennent, d'autant que Volterra est sous sa protection. Le capitaine de la place, Bernardo Corbinelli, lui dépêche une délégation de mécontents chargée de protester et de refuser d'abandonner les mines aux Médicis. Soderini plaide vainement la cause de son maître qui refuse de céder. Le 26 avril, Volterra se révolte. Laurent décide alors de réduire la ville. Il fait voter la dépense de 100 000 florins pour lever une armée conduite par Federico da Montefeltro. La place est assiégée à la fin du mois de mai et capitule le 18 juin. Le fils du Goutteux y fait son entrée pacifique et triomphale et distribue un grand nombre d'amnisties et de pardons. Mais, dans la journée, les troupes de Montefeltro se mettent à piller les églises, violer les femmes, massacrer et dépouiller les habitants. En dépit de tous ses efforts, Laurent, du moins le prétend-il, ne peut éviter le sac de la ville qui dure toute la nuit. S'il s'interpose inutilement, toujours est-il qu'il décide de réduire Volterra au rang de ville sujette de Florence et que pour contenir les séditions il fait raser le palais épiscopal pour dresser une forteresse sur son emplacement. Sa réputation de jeune maître s'en trouve affermie. En outre, la concession des mines d'alun est cédée à l'art de la laine qui, à son tour, la remet plus tard à une société dirigée par les Médicis.

Le sac de Volterra est précédé, en mars 1471, par le séjour à Florence de Galéas Maria Sforza. Le duc de Milan souhaite renforcer son amitié avec les Médicis. Il fait son entrée dans la ville le 15, accompagné de sa femme Bonne de Savoie et de ses frères, Philippe, duc de Bari, et Ludovic, comte de Mortara, le futur Ludovic le More. Il est suivi de toute sa cour et d'un train magnifique de cent hommes d'armes, de cinquante fantassins, d'autant d'estafiers vêtus de soie et d'argent, de deux mille cavaliers, de mulets, de chiens, de nains, de bouffons, de fauconniers, et de douze chars transportant des couvertures brodées d'or, des matelas et des édredons de satin cramoisi réservés au service de la duchesse. Le couple ducal est logé au palais de la via Larga, dans un appartement décoré par Verrocchio. Galéas Maria reste si admiratif devant les collections d'œuvres d'art et d'objets précieux qu'il confessera plus tard que « Laurent l'emportait de beaucoup sur lui par la magnificence ». Des vers composés par un contemporain louent les merveilles abritées au palais :

*Grand nombre de livres et tous très ornés  
Y sont, et vases d'albâtre et de calcédoine  
Tous d'or et d'argent profilés.  
Dons de la nature ou de la main humaine,  
Tout ce qu'on y voit est beau et bon  
Et atteint la perfection pleine.*

Les frais de la visite du duc, à la charge des Médicis, s'élèvent à 200 000 florins. Sur sa demande, Laurent et Julien lui font visiter les ateliers de Botticelli, d'Alesso Baldovinetti, des frères Pollaiuolo. Dans celui de Verrocchio, il admire le monument funéraire de Pierre et Jean de Médicis, encore inachevé, avec son sarcophage en porphyre, en bronze et en marbre blanc et vert.

Les jours suivants, des spectacles sacrés sont organisés en l'honneur du couple ducal dans les églises de la ville : l'Annonciation à San Felice, l'Ascension à Santa Maria del Carmine, la descente du Saint-Esprit à Santo Spirito. La somptuosité des fêtes et le luxe des réceptions qui lui sont réservées, jusque-là jamais égalés à Florence, font forte impression sur les chroniques de l'époque et sur l'esprit des parents de Machiavel. S'appuyant sur les témoignages de sa famille, l'auteur de *l'Histoire de Florence* raconte qu'au lendemain de la révolte de Prato, le relâchement des mœurs alors observé chez les Florentins est « augmenté encore par l'exemple des courtisans du duc de Milan. On le reçut avec toute la pompe convenable à un aussi grand prince et à un ami aussi puissant de la république. On vit ce que notre ville n'avait jamais vu : on était dans le carême, temps auquel l'Église





Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01EUCN000540.N001  
Dépôt légal : mai 2015